



PORTTRAITS

ELLES font la **GUADELOUPE**

MARS 2025 - N°3

EW'AG

Chat



DS AUTOMOBILES
Voyager est un Art

DS 4 LIGNE OR

FORGÉE DANS L'ÉLÉGANCE



PLUG-IN HYBRID



DSautomobiles.fr

CONSOMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO₂ DE DS 4 : 1,4 À 5,3 L/100 KM ET 33 À 139 G/KM.

DS STORE POINTE-À-PITRE : ROUTE DE LA GABARRE - POINTE-À-PITRE - GUADELOUPE - 0590 21 27 33 - DSautomobiles.gp

Pensez à covoiturer. #SeDéplacerMoinsPolluer

ÉDITO

BOUGER LES LIGNES

Cette troisième édition de *Portraits – Elles font la Guadeloupe* est synonyme, une fois encore, d'engagement et surtout de nouveauté. Parce qu'il est plus que jamais nécessaire de porter attention à celles qui s'élèvent pour défendre leurs idées, changer les mentalités, et mener des combats sociétaux.

Ainsi, nous avons voulu rendre hommage à ces femmes guadeloupéennes qui œuvrent pour des causes et qui, indéniablement, font bouger les lignes. Celles qui défendent tout d'abord les droits, nos droits à tous, et nos droits de femmes aussi. Celles qui ont la culture et le patrimoine de notre archipel ancrés en elles. Celles, enfin, pour qui notre Terre, si précieuse, est moteur au quotidien. Trois thématiques fortes pour des femmes audacieuses, déterminées, militantes. Par passion et conviction, elles se sont fait la promesse d'aller jusqu'au bout de leur combat. Et pour certaines, parfois, au-delà des frontières de notre territoire.

Au travers d'entretiens, de confidences parfois, qu'elles ont bien voulu partager avec nous, la vingtaine de femmes que nous vous proposons de découvrir livrent, avec sincérité et franchise, leurs histoires de vie. Bercées entre souvenirs et ambitions.

Anne-Laure Labenne

EW'AG.



Ewag Guadeloupe
Rue H. Becquerel – BP 2174
97122 Baie-Mahault

Directeur de la publication
Laurent Nesty

Rédaction en chef
Anne-Laure Labenne

Direction artistique
Gwénaél Tilly

Rédacteurs
Amandine Ascensio,
Sarah Balay, Caroline Bablin,
Ludovic Clérima

Photographes
Aubane Nesty, Alicia Cullié,
Cédric Isham Calvados,
Ludovic Clerima, Jude Foulard

Journaliste reporter d'images
Aubane Nesty, Alice
Colmerauer, Sariatha Boulard

Secrétaire de rédaction
Scripto conseil

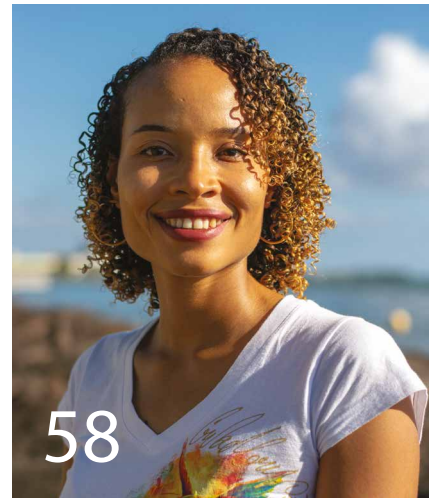
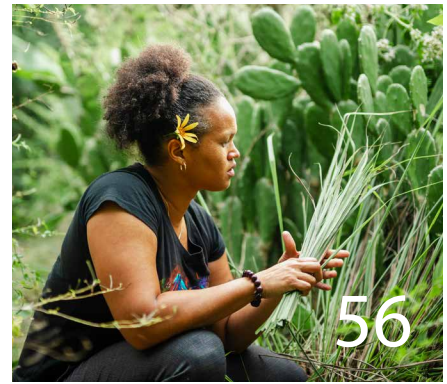
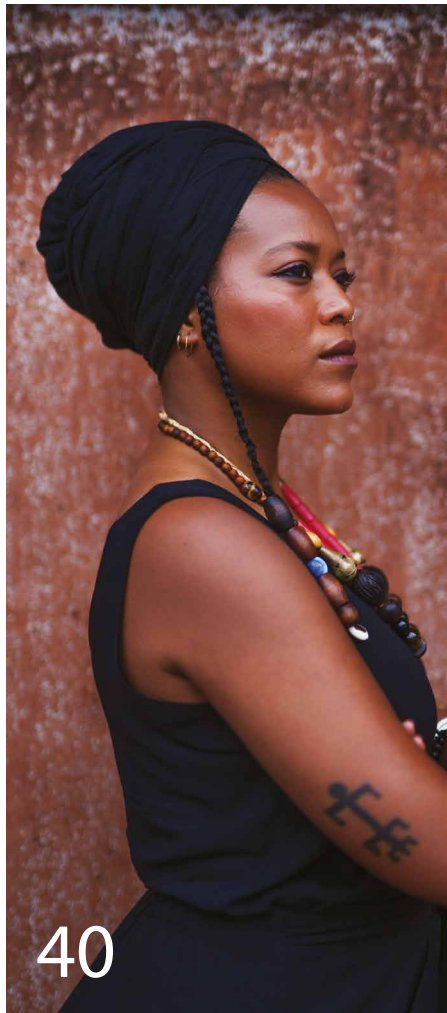
Régie publicitaire
Aurélie Bancet, Mathilde
de Denaro, Mathieu Delmer,
Luciano Sainte-Rose

Impression
Magazine réalisé et imprimé
aux Antilles-Guyane

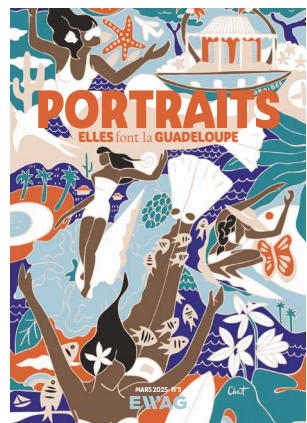


Distribution
BD Locations

**La reproduction, même partielle,
des articles, photos et illustrations
publiés est interdite.**



SOMMAIRE



Titre : Odes Caraïbes
Dimensions : 40 x 30 cm
Techniques : art numérique



©Lou Denim

Céline Chat

Céline Chat est une artiste aux multiples facettes : peintre, sculptrice, illustratrice... mais avant tout, globe-trotteuse. À 20 ans, avec son compagnon, elle quitte la France, pour une aventure qui la mènera aux quatre coins du monde. Durant plus de dix ans, elle explore les cinq continents, se nourrissant des cultures qu'elle rencontre, des paysages qu'elle traverse et des histoires qu'elle sème dans ses carnets de voyage. Ses bagages sont simples : des tubes de peinture, une toile, des papiers et tout ce qu'elle trouve sur la route pour immortaliser ses expériences. C'est ainsi que son art prend forme. Céline laisse sa marque à chaque étape de son parcours.

En 2016, Céline Chat pose ses valises en Guadeloupe, où elle continue son exploration artistique, enchaînant les expositions personnelles et collectives, notamment à la galerie POP UP STORE et à la galerie L'Art s'en mêle. En 2020, elle lance une grande exposition collective dédiée aux femmes, en exposant sept artistes qu'elle a rencontrés sur l'île, et poursuit son œuvre en rendant l'art plus accessible avec des objets dérivés : mugs, reproductions d'œuvres et affiches des plus beaux coins de la Guadeloupe. À l'automne dernier, elle inaugure son gîte artistique à Port-Louis, là où elle vit, un lieu dédié à ses créations, alliant art et vie quotidienne.

2025 s'annonce encore plus créative pour Céline avec une nouvelle exposition collective nommée « FÉMINITUDE » à la galerie-boutique UKA, des affiches qui enrichiront sa collection et, bien sûr, une nouvelle série de peintures inspirées par la simplicité et la beauté des îles, de leurs habitants, et de ces moments authentiques qui nourrissent son art.

Céline Chat, c'est une aventure colorée, une fusion de cultures, un engagement profond pour l'écologie et l'humanité, mais avant tout, une artiste qui aime faire vivre l'art partout où elle passe, de la toile à la rue, du pinceau au support le plus inattendu.

Retrouvez les œuvres de Céline Chat à la galerie UKA à la Marina, jusqu'à fin mars, et en vente sur son site internet : www.celinechatcollections.com



Rencontre en vidéo

Next

LEV'ELLES

forme les femmes
pour s'affirmer
dans leurs vies
professionnelles

Dirigeantes, entrepreneuses
ou salariées, nos sélections de formations
sont conçues pour celles qui veulent passer
un cap et devenir une référence dans leurs
domaines d'activité.

www.nextlevelles.com

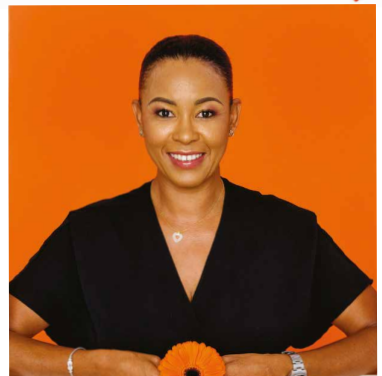
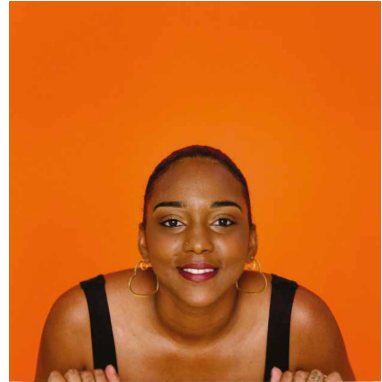


Découvrir la vidéo

powered by



BNP PARIBAS
La banque d'un monde qui change



(De gauche à droite et de haut en bas)
 Meguy Minatchy, Cocofiber
 Coraline Boissard, Pics your life
 Leyla Fazer, Cloud Com 97
 Laëtitia Christophe, LAE
 Sandra Petris, Servolant SARL
 Yona Namrit, Ylotech SAS
 Maïda Lisette, So Elsi
 Myrlise Lavaud, Caribbean Donuts
 Sylvia Phibel Puissant, Caraïbes Factory
 Francette Guillaume, LISA
 Ludmilla Canourgues-Mangachoff,
 Class Papiers
 Clessy Blanquet, Glan'Market

**Comme elles,
 bénéficiez de
 l'accompagnement
 d'Orange pour
 booster votre
 entreprise**

#FemmesEntrepreneuses #WomeninTech

BEAUTÉ & SORORITÉ : UN ENGAGEMENT AU FÉMININ

Dans l'univers de la Coiffure, certaines figures vont bien au-delà du geste technique pour en faire un véritable levier de transformation. Yannick Salbot-Mirabel incarne cette vision. Femme multipreneure engagée, elle a fait de son métier une vocation au service des femmes et de la société.

UN HÉRITAGE ET UNE VISION D'AVENIR

Issue d'une lignée d'artisans passionnés, Yannick a grandi dans un environnement où la Coiffure était bien plus qu'un métier : un engagement et un outil d'émancipation. Après une formation en gestion-finace, elle enrichit son approche avant de suivre sa véritable aspiration : former, transmettre et transformer. Après avoir exploré plusieurs facettes du secteur, elle co-fonde avec sa mère, son père et son frère, ETHNIC HAIR ACADEMY, un institut de beauté capillaire conçu comme un espace d'innovation et d'accompagnement. Aux côtés de sa mère Betty Salbot, femme engagée dans la société civile, elle fait de cet endroit un lieu de valorisation et de confiance en soi, où la beauté devient un levier d'accomplissement personnel et professionnel.

UN ENGAGEMENT STRUCTURANT ET DURABLE

Son implication dans un club service féminin renforce cette mission. En tant que directrice des programmes, elle contribue à bâtir un cadre où chaque femme peut s'inspirer, s'élever et avancer avec confiance. Parce qu'elle aspire à voir ce mouvement s'étendre, permettant ainsi à davantage de femmes de s'unir pour créer un monde plus solidaire et épanouissant, elle accueille clientes, professionnelles et femmes engagées au sein de son institut.

En venant à ETHNIC HAIR ACADEMY, vous deviendrez à votre tour une femme engagée, non seulement pour votre bien-être, mais aussi pour l'avancement de l'engagement au féminin sous toutes ses dimensions. Jusqu'où êtes-vous prête à aller pour impacter le monde autour de vous ?

DE LA COIFFURE À L'ENGAGEMENT SOCIAL

Yannick ne s'est pas limitée à l'excellence technique : elle a fait de la formation et de l'accompagnement des femmes une mission. Convaincue que la sororité est un puissant moteur de progrès, elle initie un mouvement de femmes solidaires, favorisant le soutien, la transmission et l'entraide. En synergie avec Betty et leurs deux collaboratrices, elles jouent ensemble un rôle essentiel dans cette dynamique, accompagnant chaque jour des dizaines de femmes vers leur épanouissement.

CONTACTS

Institut : 0590 83 13 13

WhatsApp : 0690 41 20 32

Mails :

femmesolidhair@ethnichairacademy.fr

Contact@ethnichairacademy.fr





PÉTULA BADE

UNE ENTREPRENEUSE QUI RÉINVENTE L'ESTHÉTIQUE AVEC HAPPY BEAUTY

UNE ENTREPRENEURE DÉTERMINÉE ET VISIONNAIRE

À la tête de Happy Beauty, **Pétula Bade** incarne un **leadership dynamique et ambitieux**. **Experte en Dermo-Cosmétique**, elle a acquis une solide expérience auprès des géants du secteur comme le groupe Pierre Fabre et la franchise Nocibé. Forte de ce savoir-faire, elle a su développer un concept novateur alliant **expertise esthétique et approche globale du bien-être**.

En 2009 après la crise du LKP en Guadeloupe, on m'a dit que lancer Happy Beauty était une folie. Mais lorsqu'on porte un projet avec conviction, il faut oser, avancer et surmonter chaque obstacle. Chaque défi m'a permis de me dépasser et de prouver que tout est possible avec du travail et de la persévérance.

Pétula Bade

UN CONCEPT INNOVANT DE LA GUADELOUPE À PARIS

Réinventer la beauté en brisant les codes, c'est le pari que Pétula Bade a relevé avec Happy Beauty. En créant une enseigne à la fois **experte et accessible**, elle impose une nouvelle vision de l'esthétique, entre **soins de pointe et bien-être global**.

UN DÉVELOPPEMENT STRATÉGIQUE ENTRE LA GUADELOUPE ET PARIS

Lancée en **2009 en Guadeloupe**, Happy Beauty se développe dans un contexte économique marqué par la crise du LKP. Malgré un climat social complexe, l'enseigne séduit rapidement et connaît une **croissance constante**. En 2024, Happy Beauty franchit une nouvelle étape avec l'ouverture d'un **premier institut à Paris**, confirmant ainsi son ambition d'expansion à l'échelle nationale.

UN MODÈLE DIFFÉRENCIANT

Une vision globale de la beauté : Happy Beauty propose une **approche multi-expertise**, combinant soins minceur, esthétique, onglerie et bien-être, ainsi qu'un espace coiffure, pour une prise en charge complète.

Une équipe d'experts : L'enseigne repose sur une équipe de **50 collaborateurs experts**, formés pour offrir un accompagnement sur mesure et des prestations de haute qualité.

Une marque en pleine expansion : Avec 7 instituts entre la Guadeloupe et Paris, Happy Beauty ambitionne d'élargir son réseau et de démocratiser les soins experts.

Des résultats éprouvés : Avec plus de **15 ans d'expérience** et **50 000 clientes accompagnées**, l'enseigne est aujourd'hui une référence en esthétique.

VERS UNE STRUCTURATION ÉLARGIE

En parallèle, **Group Happy**, un centre de **formation pour les professionnels de l'esthétique**, accompagne la montée en compétence du secteur.

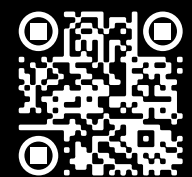
LES ÉTAPES CLÉS DE L'ENSEIGNE

- 2009** Création du premier institut en Guadeloupe, au Raizet
- 2011** Création du premier show de relooking caribéen : Le ladiz Beauty show
- 2013** Ouverture du 2^e institut, à Jarry et lancement d'une gamme de compléments alimentaires
- 2014** Création de la marque de maquillage YAQ et lancement du magazine «Happy Beauty Addict»
- 2016** Ouverture du 3^e institut, à Capesterre
- 2017** Ouverture du 4^e institut, aux Abymes
- 2018** Création du Hair Spa à Jarry, un véritable institut du cheveu
- 2019** Ouverture du 5^e institut, à Lamentin
- 2020** Ouverture de l'institut du Moule en pleine pandémie Coronavirus
- 2024** Ouverture du premier institut en France métropolitaine, à Paris

ENVIE DE DÉCOUVRIR
UNE NOUVELLE APPROCHE
DE LA BEAUTÉ ?

Prenez rendez-vous
dans l'un de leurs instituts et
vivez l'expérience Happy Beauty.

Pour en savoir plus :



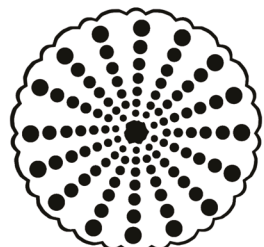
www.happybeauty.fr

@HappyBeauty



By Cathy B

Creation de bijoux



By Cathy B



Retrouvez les bijoux faits main de By Cathy B à la boutique concept Store La Fabrik, et découvrez également notre sélection en ligne sur notre site internet.

Marina bas du fort, Point-à-Pitre 97110

WWW.bycathyb.net

0590687478



VOIX DE FEMMES



Axelle Kaulanjan

POLITIQUEMENT VÔTRE

Axelle Kaulanjan a fondé Caribbean Boss Lady au service de missions politiques et sociétales qu'elle s'est données : défendre la cause des femmes.

Elle préfère « citoyenne engagée », quand on la questionne sur sa vie politique. Elle ne court pas après le pouvoir, dit-elle, pourtant plusieurs fois candidate à des mandats électoraux. « Les élections sont pour moi l'occasion de faire entendre une voix progressiste, de montrer une vision, d'élever le débat public », explique Axelle Kaulanjan qui critique amèrement la qualité amoindrie de celui-ci en Guadeloupe. Elle prend comme exemple la place des femmes : le terrain politique qui a vu jouer des femmes militantes, engagées, à l'inénarrable aplomb, celles qui faisaient rêver la petite Axelle, laisse désormais sur la touche les profils féminins les plus assurés. « J'ai l'amère impression que les femmes sont devenues des accessoires, des faire-valoir et ont moins le droit à la parole dans l'arène politique locale », soupire-t-elle. C'est dans cette arène même, à Saint-Martin, que celle qui a commencé à écrire des discours politiques, il y a vingt ans, s'est découverte féministe. Femme, noire, cultivée, bardée de diplômes et de compétences, elle n'a pas supporté longtemps le paternalisme ambiant envers elle et toutes ses comparses.

LES MOTS DE LA LUTTE

Alors, elle crée un « petit blog » en 2017, Caribbean Boss Lady, où elle pose sur la toile les mots de la lutte des femmes pour l'égalité professionnelle, l'accès à l'indépendance financière, à des postes à responsabilités, la reconnaissance de

leurs droits dans le travail comme dans la vie. Depuis, le « petit blog » est en passe de devenir « l'université », une plateforme en ligne de formation pour les femmes à l'autonomisation économique, au leadership, « des parcours de formation citoyens et politiques » pour les femmes de l'espace francophone. Entre-temps, elle organise des « garden-parties », des conférences, des événements, traque tous les profils inspirants à Haïti, en Dominique ou à Saint-Martin. Émissions TV, radio, documentaires, tout est prétexte à faire briller la femme caribéenne, sa force et « sa résilience », face à l'adversité et aux violences à son endroit, coutumières dans nos territoires.

Axelle aussi connaît la violence. Agressée et blessée par un ex-conjoint, elle assume seule ses deux garçons âgés de 11 et 4 ans, ce dernier étant né grand prématuré. « À cause de cette violence », précise-t-elle. Alors elle fait infuser auprès d'eux son engagement féministe, en prenant soin de leur parler, leur expliquer. « Je tiens aussi à ce qu'ils côtoient des figures masculines saines », assure-t-elle : son père, ses frères, ou ceux qui gravitent autour des événements de Caribbean Boss Lady où les deux petits l'accompagnent souvent. Un peu comme elle, quand elle était enfant et qu'elle suivait une de ses grand-mères, coupeuse de cannes, travailleuse acharnée, syndiquée et « petite main » des événements du parti communiste à l'époque. « J'ai aussi vu mes parents diriger des campagnes électorales », sourit-elle à ces souvenirs militants d'enfance, faits de multiples influences : l'indianité de sa famille paternelle, son métissage, le premier de la lignée, la ruralité de Petit-Canal, sa ville de naissance, et le souffle puissant des femmes de sa vie. La première étincelle pour la brillante Mme Kaulanjan. ■

Amandine Ascensio





Florence Naprix

JUSTE COMBAT

« LA GUADELOUPE
EST MON ART ET
MON ENGAGEMENT. »



Rencontre en vidéo

Sabrina Cajoly

LE DEVOIR D'AGIR

Sabrina Cajoly a choisi de s'engager pour l'égalité en Outre-mer. Avec son association Kimbé Rêd (F.W.I), elle se bat pour que l'accès à l'eau potable et la reconnaissance des injustices environnementales deviennent des droits respectés.

On se retrouve à l'heure du petit déjeuner. Mais les croissants restent intacts et le café refroidit vite. Quand Sabrina Cajoly partage son indignation et les raisons de son combat, le monde peut vite s'arrêter de tourner. Avec calme, sérénité et mots choisis, cette petite femme à l'allure discrète confie mener une bataille acharnée depuis cinq ans. Cinq ans « d'investissement bénévole et personnel ». Dans les coulisses du droit international, la juriste spécialisée en droits humains lutte avec détermination pour faire entendre la voix des territoires ultramarins. Accès à l'eau potable, empoisonnement à la chlordécone, reconnaissance des droits sociaux, vie chère... Autant d'injustices contre lesquelles le silence n'est, selon elle, pas acceptable.

MESURES D'URGENCE

Née dans l'Hexagone d'un couple mixte, Sabrina Cajoly grandit en France tout en nouant des attaches avec la Guadeloupe. Ses études de droit l'entraînent en Europe, en Afrique et dans la Caraïbe pour le compte d'organisations internationales comme les Nations unies. En 2019, elle décide de s'installer dans l'archipel. Et c'est le choc. « Le manque d'eau et les coupures incessantes m'ont frappée de plein fouet. J'ai parcouru de nombreux pays en développement où l'accès à l'eau était bien meilleur. » Un an après, la crise du Covid n'a fait que renforcer

son constat d'injustice. « L'accès à l'eau est un droit humain en tout temps. Mais au cœur d'une crise sanitaire, cela devient une question de vie ou de mort, car le premier geste de protection est le lavage des mains. C'est une violation des droits humains qui, bien évidemment, touche davantage les populations vulnérables. »

Comme Albert Einstein disait : « Ceux qui ont le privilège de savoir ont le devoir d'agir ». C'est avec ce mindset à toute épreuve que Sabrina prend alors le taureau par les cornes. « Je me suis rapprochée de tous les acteurs et des associations militantes. J'ai noué des partenariats avec des ONG, saisi des mécanismes des droits de l'Homme, interpellé les parlementaires, lancé des pétitions, des recours collectifs... J'ai collecté, lu, analysé toutes les études menées, les constats chiffrés... Mais surtout, découvert un système marqué par l'impunité. » Grâce à elle, depuis 2021, 70 experts de l'ONU exercent une pression croissante sur la France concernant l'eau en Guadeloupe et la chlordécone aux Antilles.

Pour concrétiser son engagement, Sabrina Cajoly fonde, en 2023, l'association Kimbé Rêd (F.W.I) consacrée à la protection et à la promotion des droits humains des populations des territoires français dits d'outre-mer. L'une de ses actions est le lancement de l'appel *Tous humains*, visant à inclure ces territoires dans la charte sociale européenne. Une initiative, appuyée par la FIDH (1), qui cherche à garantir que les droits économiques et sociaux soient pleinement reconnus et appliqués. Le comité européen des droits sociaux devrait également se prononcer concernant une réclamation collective de l'association sur l'accès à l'eau potable et la contamination à la chlordécone. « Nos territoires pourraient bénéficier de mesures d'urgence et de compensations, espère Sabrina. Cela pourrait aussi établir un précédent majeur pour les droits humains en Outre-mer. » ■

(1) FIDH : Fédération internationale pour les droits humains.

Sarah Balay



© Jude Foulard

ELLES FONT BOUGER LA CARL



Rencontre en vidéo

MARIE-CLAUDE IBO, AUX ORIGINES DE LA CARL

© Lou Denim



Marie-Claude Ibo est directrice du pôle Ressources et Administration générale de la CARL, en charge des affaires juridiques, de la commande publique, de l'ingénierie et des affaires financières. L'intérêt général a toujours été un moteur pour elle. Toute jeune, elle était déjà très impliquée dans le milieu associatif.

En 1998, elle entre à la Ville du Gosier comme emploi jeune, puis gravit les échelons un à un, concours après concours. En décembre 2014, la communauté de communes devient communauté d'agglomération, avec de nouvelles compétences à mettre en place. Marie-Claude Ibo demande sa mutation et quitte la Ville du Gosier pour la CARL. « C'était un très beau challenge. Nous sommes partis d'une page blanche et c'est ce qui m'a plu. » Aujourd'hui, Marie-Claude Ibo apprécie de travailler dans « une administration innovante et performante. Tous les jalons sont posés et nous pouvons travailler dans un climat apaisé. »

AUDREY CLÉMENCE, CRÉATRICE DE SAVEURS

C'est une amie, rencontrée devant l'école de ses enfants, qui offre à Audrey Clémence son premier déshydrateur, en 2015. Pour ses enfants, elle commence à faire des fruits secs avec tout ce qu'elle trouve. « Ça plaisait aux enfants, aux mamans, aux voisins... » Si bien qu'en 2019, quand son déshydrateur tombe en panne, elle en achète un plus gros, suit des formations en agrotransformation, et commence à vendre ses sachets de fruits secs. Banane, mangue, coco, mais aussi sapotille, melon, goyave... Chaque sachet contient cinq fruits, « cinq textures, cinq saveurs, sans sucre ajouté », précise Audrey. Et pour les gourmands, « coco-miel ». Que du naturel, des fruits locaux de saison. Ainsi naît « Les fruits secs d'Audrey », sa petite entreprise est lancée.

Les amateurs de saveurs fruitées peuvent retrouver Audrey devant l'école Victor-Valier, à Sainte-Anne, le samedi matin, ou sur Facebook et Instagram pour passer commande.



© Lou Denim

ÉLODIE CLARAC, FEMME ET ÉLUE ENGAGÉE

© Lou Denim



« Il n'y a pas d'âge pour s'engager en politique. » Élodie Clarac, vice-présidente de la commission Innovation et numérique à la CARL, en est convaincue. Designer de mode et diplômée en communication digitale, elle découvre la politique en 2020, portée par l'envie d'agir face aux défis de notre époque. « Les transitions numériques, écologiques et sociales transforment nos territoires, et impactent nos vies, nos familles, l'avenir de nos enfants », constate Élodie Clarac. « Les femmes portent l'avenir en elles. Elles doivent être actrices des décisions qui bâtiront demain. »

« La politique est une action noble, au service de l'intérêt général », confie la jeune femme. Pour elle, « s'engager n'est pas une question d'image, mais une nécessité. Ce qui change la politique, c'est l'humain. Même si cela demande courage et sacrifice, chaque femme a un rôle à jouer. » Son secret ? « Prendre un instant pour soi, lâcher prise et avancer. »

NADIA KEÏTA, AVEC ET POUR LES FAMILLES

La Maison des 1000 premiers jours a ouvert en septembre, à Bas-du-Fort, au Gosier. Une première en Outre-mer.

C'est en écoutant les familles que sa directrice, Nadia Keïta, sage-femme conseillère conjugale et familiale depuis 20 ans, a perçu un besoin.

Au travers de groupes de pair-aidance, de parole, d'ateliers pratiques variés, de conférences et d'événements, des professionnels diplômés rejoignent les familles au plus près de leurs besoins, depuis le désir d'enfant jusqu'à ses 18 mois. L'objectif est « d'améliorer le contexte dans lequel l'enfant va se développer en accompagnant son entourage », confie Nadia Keïta. Grâce aux partenaires (Préfecture de Guadeloupe, CAF, conseil départemental, CARL et ARS) tous les services sont gratuits. « Il est fondamental pour moi que la Maison, lieu de soutien, d'écoute et de partage, renforce les valeurs d'équité des chances et du vivre-ensemble. »



© Lou Denim



Stéphanie Mulot

PORTER SON HISTOIRE

Stéphanie Mulot est anthropologue et sociologue : elle étudie la société guadeloupéenne et par là même, l'histoire qui est en partie la sienne.

GADELOUPÉENNE

La chaleur lui avait coupé le souffle. En 1991, la jeune Stéphanie débarque de l'avion au Raizet. C'est la première fois qu'elle met un pied en Guadeloupe dont elle est aussi originaire, par son père, qu'elle ne connaît pas. Elle se souvient du trajet de nuit qui l'emmenait à Trois-Rivières, du bruit des grenouilles, de l'interminable route. « La nationale n'existait pas ! », répète-t-elle. Elle se souvient de sa rencontre avec la végétation tropicale, fournie, touffue, exubérante d'un vert profond. Et cultive, d'ailleurs, encore cet amour de la nature guadeloupéenne. Elle nage, dès qu'elle revient dans l'archipel, notamment à Sainte-Anne, en observant les barracudas et les chatrous du lagon. Où dans les rivières qui ruissellent un peu partout en Basse-Terre, infusée de la puissance de la Soufrière, à laquelle elle se sent appartenir tout entière.

CHERCHEUSE

Son premier questionnement, c'est l'absence de père. Un phénomène répandu dans les familles antillaises, un système qu'elle décidera d'interroger durant de nombreuses années de recherche, pour sa thèse, notamment. Son terrain d'étude ? La Guadeloupe et ses habitants, son histoire, sa santé aussi qu'elle étudie à travers un post-doctorat lié aux questions de l'accès aux soins pour les personnes atteintes du VIH. Dans ses articles, ses conférences, ses enseignements, celle qui trouvera un poste à Toulouse malgré ses trois candidatures à l'Université des Antilles, « valorise » la Guadeloupe. Elle veut montrer, comprendre et expliquer cette société post-coloniale, légitimer la particularité de ces territoires si éloignés de l'Hexagone, qui s'expriment à travers sa démarche scientifique. « Peut-être rendre un permis d'exister », acquiesce-t-elle quand on la questionne sur le sujet.

PORTE-VOIX

Les femmes, les familles meurtries, la mémoire des périodes troubles de l'humanité, les enfants, les malades. Elle étudie sans relâche, toujours par le prisme de sa Guadeloupe, tous les oubliés de l'humanité et les mécanismes qui les oppressent. « Depuis les soi-disant marges, on peut éclairer tout le fonctionnement d'un système, d'un pays », dit-elle d'une voix toujours calme, sans sourire ou presque, concentrée à la recherche du mot le plus juste, jusqu'à la fin de ses phrases. En 2021, quand l'épidémie de Covid écrase les Antilles, elle prend la parole pour expliquer la syndémie à l'œuvre en Guadeloupe, la vulnérabilité des populations et leur résistance à la vaccination. Elle y perd quelques plumes et aussi un ami, Jacob Desvarieux (Kassav), emporté par le virus et dont la disparition la dévaste.

MULTITÂCHE

Elle écrit, répond à des interviews, témoigne dans des documentaires, enseigne. L'an dernier, elle a intégré le conseil scientifique de la Fondation pour la mémoire de l'esclavage, où elle questionne les orientations mémorielles. Elle est également administratrice du Parc national de Guadeloupe, où elle apporte son regard d'anthropologue sur les usages sociaux de l'espace de forêt. Elle est auditionnée au Parlement, pour son expertise sur les sujets dont elle s'occupe. Elle nourrit aussi l'envie d'écrire différemment de la pratique universitaire : « J'ai amassé tant de matière durant ces années... »

Amandine Ascensio



Patricia Zamia

L'OREILLE DE POINTE-A-PITRE

Psychologue pendant 45 ans au Planning familial, Patricia Zamia a vu les problématiques des femmes guadeloupéennes évoluer au fil des décennies. Un engagement auprès de l'association qui a pris fin en 2024, pour cette nouvelle retraitée.

Du haut de ses 68 ans, Patricia Zamia a l'œil qui pétille au moment d'évoquer sa carrière, elle qui a été l'une des premières psychologues de Guadeloupe. « Je me suis formée à Paris et lorsque je suis revenue, en 1979, nous n'étions que trois à exercer sur toute l'île. Nous avons d'ailleurs créé l'association des psychologues de la Guadeloupe. » Presque immédiatement, Patricia Zamia rejoint le Planning familial de Pointe-à-Pitre, la ville qui l'a vue grandir, et devient psychologue clinicienne, directrice du service d'information et d'éducation à la sexualité. « Notre objectif était clair : œuvrer pour le bien-être et la santé sexuelle des femmes. »

« ON NOUS POURSUIVAIT AVEC DES SABRES »

Les débuts sont durs. La Guadeloupe des années 1980 est encore très conservatrice et parler de sexe est un tabou absolu. « On ne pouvait parler de sexualité que s'il s'agissait de faire des enfants. Jamais en matière de plaisir », se rappelle-t-elle. Sourire aux lèvres, Patricia se souvient des porte-à-porte auprès des familles pour rencontrer les femmes qui voulaient prendre la pilule. « Nous étions les seules à la délivrer au Planning. Il fallait s'assurer qu'il n'y ait aucune personne agressive dans le logement pour nous tomber dessus. Il est

déjà arrivé qu'on nous poursuive avec un sabre. Beaucoup de médecins refusaient de la donner et certains maris étaient contre. Pour eux, avec la pilule, leur femme pouvait les tromper librement sans risquer de tomber enceinte. » Et lorsqu'elle se balade, à l'époque, dans les rues de Pointe-à-Pitre, certains ne manquent pas de la désigner du doigt en lançant à la volée : « C'est elle, la dame qui ne parle que de sexe. » Des souvenirs qui aujourd'hui l'amuse. « C'est vrai qu'il fallait avoir un côté militant pour s'engager dans cette voie. Mais je savais que je faisais du bien et c'était le plus important. » Inventive, elle va jusqu'à créer ses propres supports pour informer les plus jeunes sur la sexualité. « Nous avons mis au point des textes en créole pour nos interventions. Des schémas détaillés du clitoris ou encore des représentations des corps Noirs, ou des jeux. » Patricia Zamia va rester 45 ans au Planning. Depuis sa position, elle voit les problématiques des Guadeloupéennes évoluer. « Il n'y a plus besoin de l'autorisation du conjoint pour faire une IVG, les jeunes femmes parlent désormais librement de leur contraception. D'autres associations qui œuvrent sur ces sujets sont nées en Guadeloupe. Tout n'est pas résolu pour autant. La femme guadeloupéenne souffre de précarité. Économique, mais surtout affective et sexuelle. » Cette fidélité à l'association a pour elle un sens presque politique. Des questions de parentalité aux histoires de violences conjugales ou sexuelles, elle s'est engagée à être l'oreille de toutes les personnes qui franchissaient le seuil de sa porte. « Durant toute ma carrière, je n'ai jamais refusé de recevoir quelqu'un, même si j'étais occupée à autre chose et que cette personne n'avait pas de rendez-vous. Mon bureau était un lieu d'écoute. » Si aujourd'hui Patricia Zamia quitte ses fonctions pour une retraite bien méritée, la porte du Planning familial, elle, reste ouverte à tous. ■

Ludovic Clerima

L'entreprise compte aujourd'hui :

22 % de femmes dans l'effectif total

33 % de femmes dans l'effectif cadres



LAFARGE

CIMENTS

Antilles

Les femmes dans l'industrie du ciment :

Un engagement renforcé pour la diversité et l'inclusion

Bien que les métiers du secteur aient longtemps été dominés par les hommes, nous croyons fermement que l'égalité professionnelle entre femmes et hommes, et plus largement la diversité, sont des leviers essentiels pour le progrès social, l'enrichissement de nos équipes et l'amélioration de nos performances.

Chez Lafarge Ciments Antilles, les femmes occupent des postes de plus en plus variés, allant des fonctions techniques aux postes de direction. Leur présence active renforce la diversité, un pilier stratégique de notre réussite collective. Ces femmes démontrent avec force que compétence et leadership ne dépendent pas du genre.

Leur contribution est capitale, non seulement dans le domaine technique, mais aussi dans la gestion des projets. L'implication croissante des femmes dans l'industrie du ciment constitue un véritable modèle d'inspiration, illustrant clairement que la diversité est un véritable moteur de performance et d'innovation.



Sandrine SALCEDE,
responsable commerciale marketing & communication. Membre du COMOP.

« Ma carrière, plutôt atypique, a commencé dans l'Hexagone où j'ai acquis des compétences variées, notamment dans le milieu industriel, qui correspondait parfaitement à mes aspirations. De retour chez moi, intégrer une entreprise comme Lafarge a été une véritable source de réalisation professionnelle et personnelle. En surmontant les préjugés, nous découvrons que nos entreprises locales sont dynamiques et toujours à la recherche de nouveaux talents. »

Sunyme SUENON-NESTAR,
responsable paie.

« Embauchée en février 2008 comme assistante RH, j'ai débuté par la gestion administrative du personnel et la formation. Avec les années, mes responsabilités ont évolué, conduisant à mon poste actuel de responsable paie. Travailler dans un environnement industriel, majoritairement masculin, a été un défi, mais j'ai su rapidement m'adapter et m'épanouir. Au-delà de mes tâches relatives à la gestion de paie, ce que j'apprécie le plus, c'est le contact humain, les échanges quotidiens avec mes collègues qui rendent chaque journée unique. Dix-sept ans plus tard, je mesure le chemin parcouru et la richesse des expériences acquises, fière de contribuer à la vie de l'entreprise. »



Leslie CARLES,
responsable pôle performance industrielle. Membre du COMOP.

« En tant que femme dans des secteurs comme l'industrie chimique, pharmaceutique, minière ou navale, j'étais souvent dans des environnements à forte dominance masculine, que ce soit en R&D ou dans les ateliers de fabrication, et ce depuis mes études. Cette situation m'a rendue plus visible, parfois scrutée de près, mais cette visibilité de mes compétences a aussi été un tremplin pour de nouvelles opportunités. Les environnements dans lesquels j'ai évolué étaient, dans l'ensemble, respectueux et bienveillants, indépendamment de notre sexe ou de notre origine. »

Kanelle Valton

LA SCIENCE CONTRE LES DISCRIMINATIONS

Diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris, en ayant effectué une partie de son cursus à la George Washington University, Kanelle Valton est une spécialiste de l'histoire de l'esclavage et de la sociologie des questions de races.

« Je suis née dans les bouquins, à la fac », confie Kanelle Valton, dont les parents vivent à l'époque en résidence universitaire, à Antony (Hauts-de-Seine). Curieuse de tout, élève brillante, elle suit ses parents et poursuit sa scolarité entre la Guadeloupe et l'Hexagone, avec l'objectif d'un parcours d'excellence. « Je voulais faire le mieux possible, sans les maths. Je n'avais pas d'idée précise, mais j'étais déjà soucieuse des questions culturelles et historiques. Et surtout, je voulais faire quelque chose qui dépasse les considérations matérielles et pécuniaires. »

Ce sera Sciences Po Paris. Son intérêt se porte sur l'histoire de l'esclavage et la sociologie des questions de races. Kanelle veut comprendre. Mais à Sciences Po, ces enseignements-là ne sont pas dispensés. Alors sa troisième année, elle la fera dans un pays anglo-saxon. Direction l'université du Sussex, en Angleterre, puis les États-Unis et la George Washington University. « Ma construction intellectuelle se fait là. J'étudie l'impact des discriminations sur l'éducation, la santé, les politiques carcérales... »

Kanelle rêve de diplomatie, de programmes de développement aux Nations Unies, et débute sa carrière au ministère des Affaires étrangères. En Jamaïque d'abord. « C'est la première fois que je vois un pays indépendant caribéen et les influences qui subsistent. Je vois la fierté des

Jamaïcains en tant que pays et je vois surtout à quel point on se ressemble. » Après la Jamaïque, ce seront les Îles Vierges britanniques, Trinidad, Miami... Et puis le retour en Guadeloupe, en 2014. Sans militantisme. Juste l'envie de « rentrer à la maison ».

LECTRICE AVERTIE

Cette spécialiste de la coopération dans la Caraïbe, qui n'a jamais voulu travailler à « gonfler un chiffre d'affaires », va faire feu de tout bois : entre deux missions dans la fonction publique — elle est actuellement responsable de la communication à la Communauté d'agglomération du Nord Basse-Terre —, Kanelle préside la section Antilles-Guyane de l'association Sciences Po Alumni et tente de rétablir un peu l'égalité des chances en préparant de jeunes Guadeloupéens aux concours d'entrée des IEP (Instituts d'études politiques). Pour le festival Monde en Vues, elle organise des conférences et invite des personnalités comme Françoise Vergès, Pap Ndiaye ou Rokhaya Diallo. En tant qu'experte, Kanelle travaille aussi pour l'édition. Elle rédige des notes, des suppléments pédagogiques pour expliquer l'histoire de l'esclavage, et dans son rôle de « sensitivity reader » (1), la jeune femme traque les expressions connotées, les sous-entendus porteurs de discrimination, un racisme latent, pas toujours conscient. « Ce n'est pas de la censure, je suis là pour interroger l'auteur ou le traducteur sur ses choix, enrichir le récit et le rendre crédible. » Le lien entre tout cela ? Le souci de l'intérêt général, le désir de plus de justice sociale et l'idée que les questions de discrimination, qu'elles soient raciales ou de genre, méritent d'être abordées de manière scientifique. ■

(1) personne chargée d'examiner une œuvre littéraire avant publication





Caroline Calbo

GENRE DE JUSTICE

Caroline Calbo est la première procureure de la République de Pointe-à-Pitre qui a fait des violences faites aux femmes un sujet quotidien.

Certains continuent de lui écrire au nom de Monsieur le procureur. « Comme si le fait d'être une femme dans un poste à responsabilité était encore inaudible », ironise Caroline Calbo, procureure de la République de Pointe-à-Pitre, la première dans cette juridiction de Guadeloupe. Si elle hausse le sourcil quand cela arrive, elle ne s'en formalise pas vraiment. Tout semble glisser sur ce petit bout de femme pétillante, au sourire toujours joyeux, malgré la gravité des affaires qu'elle traite dans son quotidien et sur lesquelles elle porte un regard toujours concerné, empathique mais rarement déstabilisé. « Le pire, c'est quand on ne parvient pas à résoudre une affaire », souligne-t-elle.

UNE PRIORITÉ

« En 2019, je suis arrivée comme procureure de la juridiction de Saint-Pierre de La Réunion », raconte-t-elle. Là-bas, la barre du tribunal voit passer des affaires de violences intrafamiliales (VIF) à un rythme qu'elle qualifie « d'industriel ». Depuis, elle a fait de la lutte contre ces violences physiques, psychologiques, sexuelles parfois, une de ses priorités : elle s'y forme, apprend, comprend, étudie, théorise, met en pratique. « Ces violences sont majoritairement le fait des hommes : la domination masculine irrigue toute la société, c'est un système qui commence dans

la sphère intime et familiale », déclare-t-elle. Point de féminisme radical chez la magistrate, simplement une reconnaissance des faits. « La justice n'est pas genrée », répond-elle à certains détracteurs de la cause des femmes. Lorsqu'elle arrive en Guadeloupe, elle poursuit son engagement, aidée par des politiques publiques qui se sont alignées. Elle coordonne un pôle VIF au sein du tribunal, travaille avec tous les acteurs locaux, associations, élus... Elle est de tous les événements et toutes les conférences quitte à sortir de l'institution judiciaire qui l'a vue grandir.

Grand-père juge, père président d'Assises, mère avocate. « Quand j'accompagnais ma mère au tribunal, je me cachais dans sa toge, j'ai littéralement grandi dans un tribunal », sourit celle pour qui la magistrature est donc une affaire de famille. Même son époux est de la partie. « On se suit au fil de nos postes respectifs en tentant d'équilibrer nos carrières mais aussi notre vie privée », rythmée par un emploi aux horaires extensibles et ce depuis longtemps. « Ici, je fais des longues journées mais quand j'étais place Vendôme, c'était pire », relate Caroline Calbo au souvenir d'une de ses grossesses passée dans les bureaux de l'administration centrale, avant de travailler sur l'affaire Bettencourt, à Bordeaux, sa région d'origine. Quand la Justice lui ferme les portes, elle s'implique dans la collectivité régionale, où elle travaille à l'élaboration des stratégies de transition, notamment écologiques et sociales. Une vraie fierté pour la magistrate touche-à-tout, qui semble n'avoir peur de rien. « Il y a des coups durs mais quand on se plante, on apprend », sourit-elle, avant d'ajouter qu'« au boulot, les choses arrivent comme elles doivent se faire ». Et de partir en audience, toge virevoltante, une pile de dossiers sous le bras. ■

Amandine Ascensio



« VIVRE MA PASSION,
C'EST OSER
EN UTILISANT
MON POTENTIEL »

Un parcours inspirant au service des femmes entrepreneures de Guadeloupe

Depuis 28 ans, Edith Evrillus met son expertise entrepreneuriale au service des femmes et des hommes du territoire. Membre élue de la Chambre de commerce et d'industrie des Îles de Guadeloupe (CCI-IG), la naturopathe et réflexothérapeute partage sa passion et ses convictions.

« Je suis une personne énergique, passionnée par l'entrepreneuriat et toujours prête à relever de nouveaux défis. » C'est ainsi qu'Edith Evrillus, membre élue de la CCI-IG, se présente. Première Marie-Galantaise à intégrer la Chambre de commerce et d'industrie en 1997, elle bouscule les mentalités. « Les femmes ont un potentiel incroyable. Grâce au soutien de la Chambre, elles ont tout pour réussir. Nous sommes là pour les accompagner dans leur passage à l'action », déclare-t-elle avec conviction. Elle ajoute ensuite, « je rends hommage à notre ancienne Présidente, Madame Colette Koury avec qui, en 1997, j'ai fait mes premiers balbutiements, elle m'a été un vrai guide. Je veux dire à d'autres femmes allez-y. Quand on veut on peut, n'ayez pas peur. »

Au départ, Edith Evrillus était à la tête de plusieurs entreprises dans la distribution alimentaire à Marie-Galante. Mais après avoir « touché le fond » à cause de la conjoncture économique, elle se reconvertit il y a 13 ans au métier de la naturopathie et de la réflexologie. Depuis, Edith Evrillus n'a cessé d'enrichir son expertise : massage ancestral, acupression, coaching de vie et même chroniqueuse télé. Aujourd'hui, elle suit une formation d'herboriste et projette de s'orienter dans la formation pour la transmission de son savoir-faire.

DES FREINS SUBSISTENT POUR LES FEMMES

Présidente de la commission des très petites entreprises à la CCI-IG, Edith Evrillus se souvient avec émotion d'une entrepreneure qu'elle a soutenue pour obtenir un financement. « Elle avait perdu l'usage de sa voix, elle avait besoin d'un coaching et d'un accompagnement afin de concrétiser son projet. Aujourd'hui, elle a pu ouvrir sa boutique en ligne pour se lancer. Elle est profondément reconnaissante », raconte-t-elle. Et d'ajouter : « Le président de la CCI, M. Patrick Vial-Collet me fait confiance pour accompagner les femmes créatrices et porteuses de projets. Notre mission est de créer des portes et d'encourager l'entrepreneuriat. »

En 2018, une étude de l'Insee révélait que neuf créatrices d'entreprises sur dix avaient rencontré des difficultés. Face à ces défis, la CCI-IG est une alliée précieuse pour les accompagner au quotidien, en leur offrant une assistance technique, des conseils, des formations spécialisées et une veille stratégique et économique.

Aujourd'hui, près de 35 % de femmes dirigeantes sont immatriculées à la CCI IG et 71 % de femmes participent activement à l'accompagnement des entrepreneures au sein de la Chambre.

Jamais à court de projets, Edith Evrillus est aussi secrétaire au Conseil économique et social de Guadeloupe, et chargée de communication au Lions club. Son leitmotiv pour 2025 est de donner l'envie d'avoir envie aux futures entrepreneures, de ce fait, la CCI renforce son accompagnement envers ce public et crée une vraie passerelle entre le monde de l'entreprise et la gent féminine. Son secret pour jongler avec toutes ses casquettes ? « L'organisation ! » affirme-t-elle. « La vie de femme, de mère, de professionnelle, ça s'organise, et il est essentiel de se réserver aussi du temps pour soi. »

Chaque semaine, Edith Evrillus consacre une demi-journée à la CCI-IG en tant que bénévole. Un engagement qu'elle ne regrette pas. « Je dis toujours aux femmes : rien n'est facile, tout est compliqué, mais la clé réside dans la persévérance. Et surtout, il faut être passionnée ! »

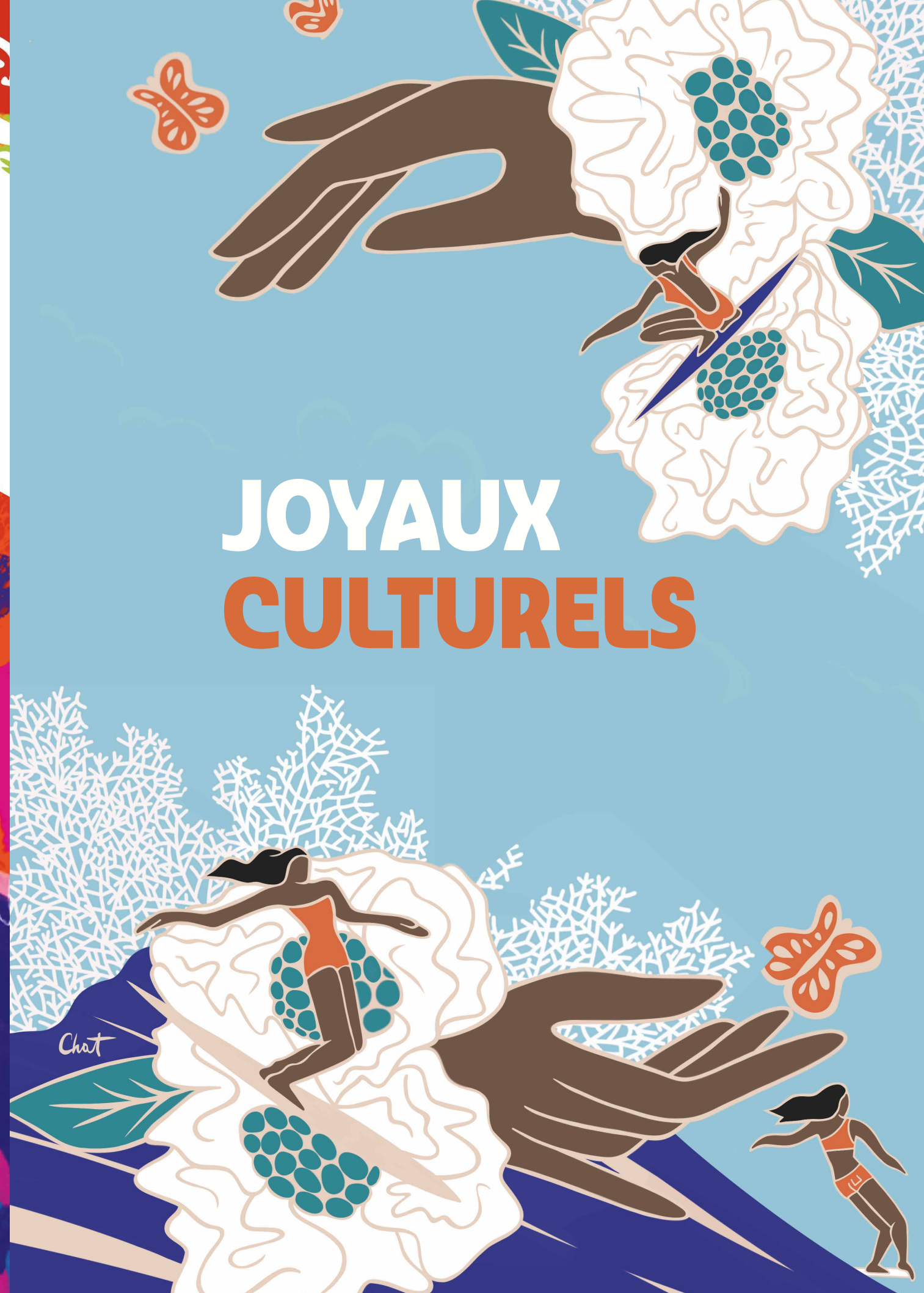
Nocturne des Femmes Chefs d'Entreprise : Inspirez-vous, osez, et croyez en vous !

Pour cette cinquième édition, intitulée « Des mains qui créent, des femmes qui rayonnent », huit entrepreneures du secteur agro-transformation seront à l'honneur pour partager leur parcours et expériences.

Un moment unique d'échanges et de rencontres : « Certaines femmes brillent dans l'ombre en accomplissant des exploits remarquables, il est temps de les mettre sous les projecteurs », déclare Edith Evrillus.

Rejoignez-nous le 14 mars au CWTC de Jarry pour la Nocturne des femmes chefs d'entreprise. Un événement incontournable : entrée gratuite avec inscription obligatoire.

Une invitation
au voyage



JOYAUX CULTURELS

Chat

ORAE

Vanessa Boimond

SUBLIMER, BRILLER, RÉVÉLER

Couleurs éclatantes, plumes majestueuses, strass et paillettes... Vanessa Boimond, costume designer, insuffle à chacune de ses créations toute l'énergie de la Caraïbe et la féerie du carnaval. Une passion qui l'anime depuis l'enfance et qui aujourd'hui la propulse sous les projecteurs.

Décembre 2021. Israël. Clémence Botino, Miss France 2020, en lice pour le titre de Miss Univers, défile, radieuse, dans une tenue époustouflante. Un costume national qui fait sensation auprès des internautes du monde entier. Et pour cause... Signée Vanessa Boimond, cette création allie audace et raffinement, mêlant l'éclat des bijoux à la légèreté des plumes. « Le soir du défilé, j'étais envahie par le trac, se souvient Vanessa. Représenter la France via une figure emblématique comme Joséphine Baker avait une portée historique vraiment puissante », confie-t-elle. De quoi, en effet, provoquer des réactions contrastées. Et puis, ce fut l'apothéose ! « J'ai reçu une vague d'amour indescriptible ce jour-là... C'était incroyable ! »

Un succès fou qui encourage cette Guadeloupéenne, âgée de 41 ans et maman de deux filles, à continuer à « se challenger ». En 2024, elle réalise le costume national pour l'élection de Miss Univers d'Indira Ampiot (Miss Guadeloupe élue Miss France 2023) au Mexique : un bustier aux couleurs de la France, orné de strass et d'un béret surmonté d'une cocarde et de plumes avec une longue jupe.

REINE DU CARNAVAL DE PARIS

Des pièces uniques que Vanessa Boimond, autodidacte, imagine, dessine et travaille des mois durant. Un sens inné et aigu du détail et de la perfection. Une créativité débordante héritée de son enfance bercée aux rythmes et aux couleurs du carnaval. « Petite, j'adorais dessiner et organiser des défilés de mode avec mes poupées (rires). Mais c'est surtout l'univers des groupes à caisses

claires, cette énergie, cette magie et ces couleurs éclatantes qui ont éveillé mes sens et cultivé mon goût pour le spectacle. J'ai défilé dans de nombreux groupes tels qu'Optimum, Waka Chiré Band et Van Lévé. J'ai aussi dansé le gwoka avec passion. »

D'un naturel discret et réservé, Vanessa, au quotidien, est plutôt du genre « à se faire toute petite ». « Le costume, la parure et la fête me transforment complètement, explique-t-elle. Dans ces moments-là, j'ose tout : sourire, danser et aller vers les autres. C'est une totale désinhibition. »

Malgré une fibre artistique prononcée, Vanessa poursuivra un cursus scolaire classique, « comme ses sœurs », dans l'Hexagone. Plutôt scientifique, elle obtient un master en biomatériaux, rencontre son mari et s'installe à Paris. Elle travaille aujourd'hui en tant qu'assistante affaires médicales dans un laboratoire pharmaceutique. Sa vie professionnelle et familiale ne l'empêche toutefois pas d'intégrer la vie associative de la capitale, notamment les milieux antillais et brésiliens. Ce n'est qu'en 2013, à 30 ans, que Vanessa franchit un cap en remportant le concours de la reine du carnaval tropical de Paris. « J'ai réalisé mon premier costume sur le thème des confiseries du monde. J'avais collaboré avec un plasticien et utilisé plein de matériaux différents. Par la suite, j'ai été régulièrement sollicitée pour confectionner des costumes ou des accessoires, par des amis d'abord, puis par des chanteuses caribéennes, des groupes de carnaval en Guadeloupe et depuis peu par les reines de beauté. » Dans le milieu, Vanessa Boimond est désormais une référence. Une signature unique. Gracieuse et audacieuse. ■

Sarah Balay





Malaury Eloi-Pasley ÉLOGE DE L'ERRANCE

Malaury Eloi-Pasley est de celles qui observent, prennent le temps de regarder et comprendre, d'errer pour résister.

Elle a la voix douce, posée, calme et tranquille. Presque lente. Tout comme le film qui l'a fait connaître. Et tout comme lui, elle pose les mots avec la gravité lourde de ceux dont le militantisme est poussé par un vertige qui les dépasse. C'est d'ailleurs le titre de son œuvre, *L'Homme vertige*, déjà plusieurs fois primée dans des festivals cinématographiques en Guadeloupe ou à l'étranger. « Le vertige, pour moi, c'est un mot poétique pour décrire le chaos, l'errance », déclare la réalisatrice dont le film donne à voir des hommes qui arpentent Pointe-à-Pitre, inlassablement, alors que la ville change sous les coups de bulldozer des politiques de rénovation urbaine. « Le film raconte plus largement quelque chose de l'inertie qui existe dans l'archipel de Guadeloupe, que je vois comme une façon de résister », souligne Malaury Eloi-Pasley.

PRENDRE LE TEMPS

Elle aussi résiste. À deux maladies chroniques qui empoisonnent son existence. Au poids de l'histoire douloureuse de la colonisation charriée par le sang qui coule dans ses veines. « Je suis afro-descendante, indo-descendante, j'ai aussi des racines Kalinago », détaille celle pour qui « l'avenir sera militant ou ne sera pas ». Très tôt, elle s'enrichit des lectures politiques : Sartre, Beauvoir, Fanon et d'autres auteurs ou cinéastes,

qu'elle cite à l'envi, dès le collège. Plus tard, avec un amoureux, elle aborde ses voyages avec l'œil critique des théoriciens du post-colonialisme, qui la ramènent systématiquement à son île natale et à ce qui s'y passe. Au point de ressentir un « besoin viscéral » d'y revenir en 2016. Elle ira toutefois se former dans une école de cinéma, à Cuba, trois ans plus tard, car la Guadeloupe ne propose pas grand-chose en la matière.

Malaury touche à tout : la littérature, un peu de saxophone, du théâtre, de la danse, mais c'est finalement avec le cinéma qu'elle se révélera, même si elle n'en vit pas, et subsiste grâce aux minima sociaux. « J'ai mis sept ans à faire mon film », dit-elle, faisant en toute chose l'éloge de la lenteur. « Les choses prennent du temps, les apprentissages prennent du temps. »

Récemment, elle est partie en Inde, creuser son indianité. « Ma mère m'a raconté que, quand j'avais quatre ans, je rêvais de mettre un sari. Je n'avais pas conscience de tout cela », raconte-t-elle en souriant. Entre autres découvertes, elle s'y est initiée à la teinture textile grâce aux plantes tinctoriales. Un art ancestral, encore cultivé dans ce pays. « C'est réjouissant de voir qu'il existe des endroits où les gens vivent bien, où la culture originelle est là depuis des siècles », souligne Malaury, parfois un peu oppressée en Guadeloupe, « un territoire où tout est compliqué ».

Dans ses projets futurs, il y a des films, bien sûr, mais aussi l'approfondissement de la connaissance du textile et des savoirs traditionnels autour des tissus. « J'ai un rapport à la matière qui est très profond : prendre le temps de reproduire des gestes ancestraux, c'est se reconnecter au temps. » Peut-être pour arrêter d'errer... ■

Amandine Ascensio

LE DÉPARTEMENT, PROMOTEUR DU LEADERSHIP FÉMININ

©Lou Denim



ANAÏS VERSPAN, UNE GALERIE NOMMÉE « VISUAL NANM ART »

L'art pour Anaïs Verspan est un « way of life » ! Une évidence, entourée, nourrie par l'esthétique. Elle se définit comme une artiste visuelle, mêlant l'image sous toutes ses formes (peinture, photos, vidéos...).

La Carte blanche An VII, qui lui a été offerte par le Département, au Musée Schœlcher, en 2017, « Et si l'espace muséal était une kaz ? », est une date clé de sa carrière. « Le jour où on m'a dit que mon projet était choisi, j'ai appris que j'avais un cancer du sein. Le montage de cette exposition a été une expérience thérapeutique, que j'ai intégrée dans le protocole médical. » Ses œuvres font aujourd'hui partie du Fonds d'art contemporain (FAC), à Saint-Claude. « Rentrer dans le patrimoine culturel du pays » est pour l'artiste « une très grande reconnaissance ».

Autre grande étape de sa carrière, l'ouverture en mars prochain de sa galerie « Visual Nanm Art », à Saint-François (rue Alexandre Isaac).

MAGALIE DUMOULIN, CHARGÉE DES RELATIONS PUBLIQUES À LA MÉDIATHÈQUE CARAÏBE

Aller travailler est chaque jour un plaisir pour Magalie Dumoulin, chargée des relations publiques à la Médiathèque Caraïbe (Laméca). Ce poste, qu'elle occupe depuis 2021, lui permet d'allier ses compétences en communication et sa passion pour la culture caribéenne. Sa mission : valoriser les fonds de la structure, entièrement dédiée à la Caraïbe et aux auteurs caribéens. « Nous avons plus de 40 000 documents de référence dans nos collections (littérature, cinéma, sports, jeunesse, musique... »

Magalie Dumoulin les fait découvrir au public via les réseaux sociaux et des newsletters. Elle est aussi chargée de la programmation des événements. « Certains sont récurrents, comme les Nuits de la lecture ou le mois du film documentaire, mais nous proposons aussi des ateliers, des conférences, un ciné-club... »

Son engagement pour la valorisation de la culture locale se traduit également par son implication dans le groupe de carnaval Kontak, dont elle est la vice-présidente.



©Lou Denim

NADIA NÉGRIT, PRÉSIDENTE DE LA COMMISSION ENFANCE, FAMILLE, JEUNESSE

©Lou Denim



La famille est un sujet qui tient particulièrement à cœur à Nadia Négrit. « C'est un socle et je suis moi-même issue d'une famille nombreuse. » À Morne-à-l'Eau, où elle est 5^e adjointe au maire, elle est notamment en charge de la petite enfance. Elle

est aussi conseillère départementale et c'est tout naturellement qu'elle a été nommée présidente de la commission Enfance, Famille, Jeunesse.

Nadia Négrit souhaite « apporter sa pierre à l'édifice, pour venir en aide aux enfants et aux familles en difficulté » (protection de l'enfance, aide à la parentalité, protection maternelle infantile...). En Guadeloupe, 2 000 enfants sont ainsi protégés et suivis par le Département.

Depuis 2023, l'éluë travaille de concert avec Lucie Tetahiotupa, directrice Enfance, famille, jeunesse. L'une de ses missions : mettre en place le réseau VIF (Violences Intra familiales) pour améliorer la prise en charge des femmes victimes. Et parmi les avancées, « l'ouverture le 8 mars de la Maison des femmes, aux Abymes ».

NATHALIE AMBROISE, DIRECTRICE DE LA MAISON DÉPARTEMENTALE DES PERSONNES HANDICAPÉES

« Le handicap est mon moteur depuis que mon fils aîné a été diagnostiqué autiste à l'âge de 6 ans. » La vie familiale et professionnelle de Nathalie Ambroise s'est construite autour de lui. Très impliquée, cette maman de trois enfants, faite Officier de l'Ordre national du Mérite en 2022, a présidé pendant 15 ans l'association J'existe, qui œuvre pour faire avancer la cause des personnes autistes dans l'archipel.

Après avoir occupé le poste de Coordinatrice de la Direction Générale des Services au Conseil Départemental, elle est depuis 2023 directrice de la Maison Départementale des personnes handicapées (MDPH) de Guadeloupe. « Aujourd'hui, je peux œuvrer de l'intérieur, au cœur du système. » La MDPH accompagne les personnes en situation de handicap et leur famille en leur permettant d'accéder à leurs droits (aides et allocations, carte de mobilité, formation, éducation, travail.) Le maître-mot, c'est l'inclusion. Un projet qui tient à cœur à Nathalie Ambroise est en passe d'aboutir : « la création d'un portail permettant aux usagers de déposer et de suivre leur dossier en ligne ».



©Lou Denim



©Aubane Nesty

Andie Oxybel

HISTOIRES D'ANTAN

« JE SUIS PASSIONNÉE D'HISTOIRE,
DE CULTURE ET DE TRADITION.
HISTOIRE CARAÏBE, C'EST UN
TRAVAIL DE TRANSMISSION ET DE
PRÉSERVATION DU PATRIMOINE
ANTAN LONTAN. »



Rencontre en vidéo

Caporal-chef Mélissa Bernay

FORMATEUR EN UNIFORME

© Lou Denim



De la rigueur, des techniques professionnelles et un projet d'avenir... C'est ce que le caporal-chef Bernay s'efforce d'offrir aux jeunes qu'elle forme au sein du RSMA de Guadeloupe.

« J'ai travaillé comme assistante de direction, mais il me fallait plus. J'avais envie d'aider les autres. » C'est ainsi que Mélissa Bernay répond à une offre d'emploi du RSMA et signe son engagement en tant que EVSMA (engagé volontaire du service militaire adapté). Son premier poste la mène en Nouvelle-Calédonie,

avec son mari, qui l'a toujours soutenue dans sa carrière, et son fils tout juste âgé d'un an. Sacrée trajectoire pour cette jeune femme originaire de Marie-Galante, et qui avait quitté la Guadeloupe après avoir décroché un bac pro en comptabilité, afin de poursuivre ses études dans l'Hexagone. Celle qui se dit aujourd'hui « totalement épanouie dans son travail » est restée sept ans dans le Pacifique — son second fils est d'ailleurs né en Nouvelle-Calédonie — avant de revenir en Guadeloupe, il y a un an.

OFFRIR UN CADRE AUX JEUNES

Formateur dans la filière administrative, le caporal-chef Bernay apprend aux jeunes volontaires du RSMA à utiliser les logiciels de base, tableur et traitement de texte, l'archivage, rédiger un courrier, une note de service, etc. « Au départ, ils viennent nous voir parce qu'ils sont en recherche de ce qu'ils vont faire de leur vie », confie le caporal-chef Bernay, tout en reconnaissant que « ce n'est pas tous les jours facile ». Certains jeunes ont vécu des situations compliquées et sont en recherche d'un cadre, d'une forme d'autorité qu'ils trouvent dans cet environnement militaire.

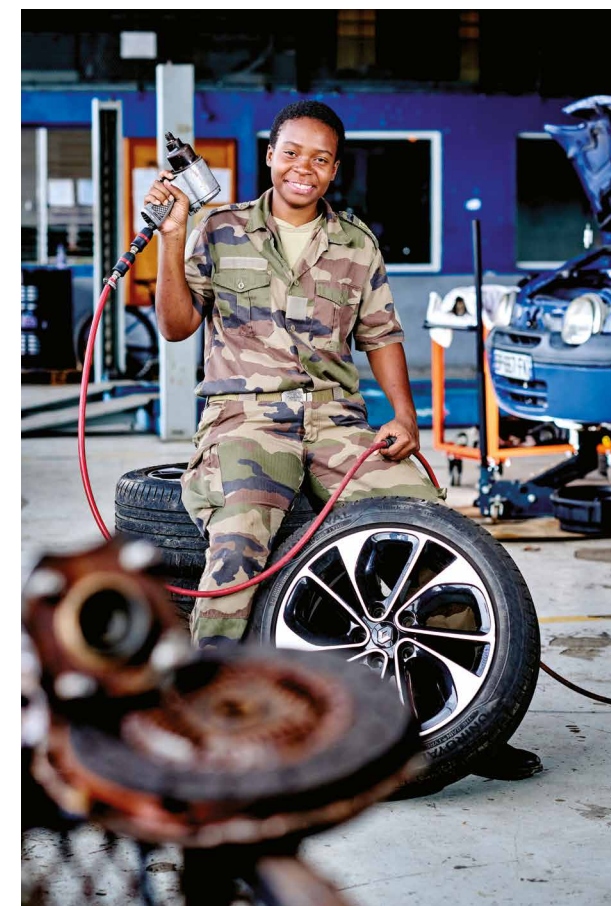
« En tant que formateur, on a un peu toutes les casquettes : grande sœur, maman, psychologue, conseillère d'orientation... » Mais quelle satisfaction quand ces jeunes qu'elle a suivis pendant dix mois — dont une majorité de filles dans sa filière — finissent par trouver leur voie et lui donnent des nouvelles, qu'ils aient choisi de revenir à la vie civile ou qu'ils aient opté pour une carrière militaire. « Aujourd'hui, certains sont même plus gradés que moi ! »

L'engagement en tant que EVSMA est de onze ans maximum. Dans trois ans, le caporal-chef Bernay devra donc revenir à la vie civile, ayant appliqué à la lettre ce conseil qu'elle donne aujourd'hui aux jeunes : « Partez, formez-vous, voyez autre chose, nourrissez-vous de tout ce qu'il y a... et revenez. »

Marsouin Estella Crail

L'ENGRENAGE DE LA RÉUSSITE

© Lou Denim



À 20 ans, Estella Crail ne rêve que de mécanique. Une vocation qui prend forme aujourd'hui, en même temps que le projet professionnel qu'elle a pu construire, pendant dix mois, avec l'aide des formateurs du RSMA.

C'est son goût pour la mécanique qui a mené Estella Crail à intégrer le RSMA le 2 avril 2024. Et la jeune femme est douée ! Si bien que ses formateurs lui proposent rapidement de changer de cohorte et d'intégrer un groupe de stagiaires destinés à poursuivre leur formation en alternance dans le cadre du dispositif Tremplin pour l'emploi en partenariat avec le groupe GBH et le CFA de la Guadeloupe. Ainsi, à la fin de ses dix mois d'engagement, le marsouin Crail continuera sa formation au lycée de Capesterre-Belle-Eau, afin de décrocher un bac professionnel en mécanique automobile, tout en travaillant dans une importante concession à Jarry.

D'ici là, son passage au RSMA lui aura permis de construire son projet professionnel. Avant son intégration, Estella était déjà titulaire d'un CAP en mécanique moto. Mais elle multipliait les petits jobs et manquait de perspectives. Sa mère et sa sœur l'ont encouragée à se lancer et l'ont aidée à monter son dossier.

FORMATION ET RIGUEUR MILITAIRE

Aujourd'hui, le marsouin Crail est la seule fille au sein d'une section de douze stagiaires. Une situation que la jeune femme ultra motivée gère plutôt bien. « Je suis un peu chouchoutée », avoue-t-elle dans un sourire. Comme tous les autres jeunes du camp, elle a pu passer son permis de conduire durant sa formation et envisage déjà de passer le permis moto, dès que ce sera possible.

D'un naturel réservé, le marsouin Crail a aussi gagné en confiance en elle et appris à vivre en communauté au sein du régiment, avec la rigueur militaire que ça implique. « Ce n'est pas trop difficile, sauf pour le réveil », concède-t-elle. À 4 h 30, tous les jours, et un rituel matinal bien rodé qui comprend le nettoyage

des chambres et des séances de sport, jusqu'au début des cours, à 8 h 30.

Un cadre et des règles de vie un peu contraignantes pour une jeune femme de 20 ans, mais dont elle s'accommode aisément. Tout cela n'est rien par rapport à sa passion pour la mécanique. Et dans ce domaine, le RSMA a été une formidable opportunité. L'époque où elle se contentait de regarder son beau-père réparer les moteurs est bien loin. Aujourd'hui, c'est elle qui a les mains dans le cambouis, tout en s'autorisant à rêver du jour où elle pourra ouvrir son propre garage.

Isabelle Vestris

UNE POINTOISE AU MACTE

Depuis toute petite, Isabelle Vestris baigne dans les arts et la culture. Une passion et un engagement pour la défense du patrimoine qui l'ont amenée à prendre les rênes du Mémorial ACTe en décembre dernier.

« **P**ointe-à-Pitre est ma ville de cœur. J'y ai passé mes dix-huit premières années, entre l'église Saint-Pierre et Saint-Paul et l'ancien tribunal. » Un attachement viscéral à sa ville, à son île, à tout ce qui fait l'histoire et la culture guadeloupéennes... Pour tout cela, Isabelle Vestris est prête à relever tous les défis. Dernier en date : offrir une nouvelle dynamique au Mémorial ACTe, le Centre caribéen d'expressions et de mémoire de la traite et de l'esclavage, dont elle est la directrice générale depuis le 12 décembre.

Entre Isabelle et le MACTe, l'histoire a commencé en 2017. Lauréate du prix Guy Tirolien qui récompense les meilleurs bacheliers littéraires, la jeune femme a suivi un double cursus lettres modernes à l'université et sciences sociales à Sciences po Paris. Titulaire d'un premier master en affaires publiques, spécialité culture, elle a été chargée de « préfigurer l'établissement public de coopération culturelle (EPCC) » qui allait devenir le MACTe, lors d'une première mission en Guadeloupe, avant de repartir vers d'autres horizons.

À New York, elle travaille un temps pour la French Heritage Society, une ONG qui récolte des fonds pour restaurer et promouvoir le patrimoine français en France et aux États-Unis. Et puis c'est le retour dans l'Hexagone. Un second master en gestion du patrimoine culturel en poche, Isabelle collabore avec des entreprises privées qui gèrent des sites culturels en France et en Belgique.

Mais la jeune femme ressent comme un manque... « J'ai toujours eu l'impression que je passais à

côté de quelque chose en ne travaillant pas pour mon pays. » De retour en Guadeloupe en 2021, Isabelle retrouve ses racines et un patrimoine que sa mère lui a fait découvrir dès son plus jeune âge. « La culture a vraiment été dans tous les aspects de ma vie, grâce à ma mère. » C'est elle qui lui transmet le virus de la littérature, lui fait apprendre ses tables de multiplication avec une cassette de Lukuber Séjor, l'emmène arpenter la campagne pour dénicher les anciennes habitations, les vieux moulins... Toutes les deux font front commun, avec les Amis de Zévallos, quand il faut récolter des fonds pour restaurer l'habitation moulienne.

RÉFÉRENCE À ÉDOUARD GLISSANT

Ces dernières années, Isabelle a été missionnée par la Région sur plusieurs projets structurants, comme la création du Centre régional des musiques et danses traditionnelles. Et quand tombe l'appel à candidatures pour prendre la direction du MACTe, elle n'hésite pas longtemps. Si certains voient cela comme « une folie », il ne faut pas s'y méprendre. Derrière sa réserve, sa voix douce et sa jeunesse — elle a eu 31 ans en février —, Isabelle est déterminée, animée par « la conviction intime qu'on ne peut pas ne pas réussir le MACTe ». « C'est la mémoire de nos ancêtres, notre dignité, notre identité et j'ai envie de m'engager pour ça », déclare la jeune femme, avec l'assurance de celle qui a un plan. Un projet d'orientation intitulé « Le rhizome et la matrice du lien », en référence à la pensée d'Édouard Glissant, et qu'elle a défendu devant le jury chargé de choisir la nouvelle directrice du Mémorial. ■

Caroline Bablin





Christelle Clairville

L'ART ET LA MANIÈRE

À 35 ans, la Petit-Bourgeoise Christelle Clairville a su se faire une place dans le monde très fermé de l'art contemporain. Avec Maison Gaston, elle donne une visibilité immense aux artistes et artisans d'art créoles.

C'est à Paris, devant Le Carreau du Temple, que Christelle Clairville a souhaité nous donner rendez-vous. Loin d'être un choix du hasard, c'est ici, qu'en octobre dernier, Maison Gaston a exposé lors de la foire AKAA, la foire dédiée à l'art contemporain africain et ses diasporas. Maison Gaston, c'est le nom de la maison d'art créole qu'elle a créée en 2020 pour donner de la visibilité aux artistes et artisans d'art antillais. « Gaston, au départ, c'était un nom de code. C'est le prénom de mon arrière-grand-père qui était ébéniste. Ma grand-mère m'a toujours parlé de lui. Ce n'était pas censé être une entreprise », avoue-t-elle, esquissant un petit sourire.

UNE GALERIE VIRTUELLE

Après des études en marketing international à Paris, rien ne prédestinait Christelle à emprunter la voie de l'art. Mais la jeune femme peine à s'épanouir dans les nombreux postes qu'elle occupe, au grand dam, parfois, de ses parents. Elle, l'élève brillante, au parcours scolaire irréprochable. Le confinement d'octobre 2020, passé chez elle, à Petit-Bourg, lui permet de poser les bases de ce qu'elle gardait secrètement dans son dossier « Gaston ». « J'ai rencontré les artistes, ils m'ont tous fait part de leur envie :

vendre leur travail et en vivre. Ils m'ont touchée. Je leur ai dit : si vous voulez, on fait un site web sur lequel on met vos œuvres qu'on vend en ligne. Le point de départ, c'est ça, une galerie virtuelle. » Christelle s'affaire, deux mois durant, à préparer le site, signe des conventions de partenariat avec les artistes tels Alain Joséphine, Ronald Cyrille, Agnès Djafri, et alimente au fur et à mesure la « boutique » de Maison Gaston. En plus des artistes visuels, elle s'attache à mettre à l'honneur les métiers d'art, à l'image de la broderie de Vieux-Fort — qu'elle a fait exposer à l'Élysée en juillet 2023 puis au salon Art de vivre à la française, en Inde, en mars 2024 —, du vannier Rémy Coco ou de l'artisan spécialiste du ka, Claudius Barbin. « Associer ces deux pans de l'art, c'était pour moi une manière de raconter de belles histoires et donner à voir ce qui vient des Antilles. »

Portée par une envie viscérale de montrer au plus grand nombre « l'excellence et la qualité de nos savoir-faire », parfois totalement méconnus, Christelle amène, à trois reprises (entre mars 2022 et janvier 2023), Maison Gaston au Salon Maison & Objet. L'accueil est chaleureux mais la jeune entrepreneuse est prise du vilain syndrome de l'imposteur. Depuis septembre, elle a donc repris le chemin de l'école pour suivre un master en marché de l'art, spécialisation commissariat d'exposition. « Cette formation va entériner le fait que je suis bien à ma place. Je me rends compte que j'avais la bonne démarche. Ce qui me manquait, c'est plus le fonctionnement du secteur. Je me professionnalise sur les tendances actuelles du marché et j'assois ma crédibilité auprès des artistes. »

Ainsi, sans brûler les étapes, certainement pour se rassurer, Christelle tisse sa propre toile, avec minutie. ■

Anne-Laure Labenne



MIRELLA SAMSON, FACTRICE À MARIE-GALANTE

« C'EST UN MÉTIER QUI ME PASSIONNE,
AVEC UNE CERTAINE IDÉE DE LIBERTÉ
ET BEAUCOUP DE CONTACT HUMAIN.

LE FACTEUR A UNE RELATION DE
CONFIANCE ET DE FIDÉLITÉ. POUR
CERTAINS, IL N'Y A QUE LE FACTEUR
QUI PASSE, C'EST LE SEUL MOMENT
POUR EUX DE DISCUTER. »



Rencontre en vidéo



© Lou Denim

malibu

FRENCH WEST INDIES

BASSE-TERRE
4 rue Maurice-Marie-Claire
Tél : 0590 94 60 04

JARRY
Centre Cœur de Jarry
Tél : 0590 26 74 64

POINTE-À-PITRE
6 rue Abbé Grégoire
Tél : 0590 83 28 91



AU NOM DE LA TERRE





Fiona Roche

COURROIE DE TRANSMISSION

Fiona Roche dédie sa vie à faire connaître la biodiversité pour mieux la protéger.

Elle ne sait pas trop d'où ça lui vient cette passion pour le vivant. Un penchant qui a toujours été là, aussi loin que ses souvenirs remontent. Un amour de la nature puisé peut-être dans le jardin de son grand-père, à Morne-à-l'Eau, où elle allait récolter des fruits, observer les petits animaux, les plantes et les arbres. Ou peut-être dans ses études centrées autour des sciences du vivant, l'océanographie d'abord, la protection de la biodiversité ensuite, la connaissance des zones humides. « C'est aussi un environnement familial », explique-t-elle en haussant les épaules, rappelant qu'elle est « fille de prof » et que donc, dans la famille, la transmission des savoirs, on s'y connaît.

« SE NOURRIR SANS DÉTRUIRE »

Fiona Roche en a d'abord accumulé beaucoup, du savoir : des savoirs ancestraux, venus des traditions familiales, des savoirs empiriques tirés de ses nombreux voyages, aux États-Unis, en Australie, ou à Mayotte, archipel où elle travaille un temps à la protection d'une réserve nationale. C'est là qu'elle rencontre la permaculture via un colocataire à la main verte. « Il a, en quelques mois, transformé la terre aride du jardin de notre maison en un parterre nourricier », se souvient-elle, encore impressionnée. Dès lors elle le sait, elle aussi devra rentrer dans son île guadeloupéenne

pour, à son tour, planter sa graine. Elle se forme à la permaculture tropicale, notamment à La Barbade, et finit par revenir poser ses valises dans un terrain familial, au Helleux, à Sainte-Anne, où elle a grandi une partie de son enfance. Une enfance achevée rudement à 16 ans après la perte brutale de son père et de son frère cadet. Combattre la mort, c'est comme une raison de plus de s'accrocher au vivant.

La jeune femme crée une association fin 2019, Rézilyans 971, pour cultiver des légumes, des fruits mais aussi du lien social sur son terrain qu'elle arpente régulièrement, coiffée d'un imposant chapeau de paille. « Ce que je veux, c'est montrer qu'on peut se nourrir sans détruire la nature, qu'on peut rester en harmonie avec le vivant qui n'est pas une contrainte », martèle-t-elle à qui veut l'entendre. « On est en train de vivre la fin du monde vivant qu'on connaît, j'essaie de limiter la casse auprès de ma communauté », raconte-t-elle, avouant parfois être effrayée par l'inéluctable effondrement écologique. Une peur qu'elle utilise comme un moteur puissant : Fiona est mue par une énergie sans limite, qu'elle déploie dans son jardin, mais aussi auprès des écoles ou du grand public pour faire passer ses connaissances, transmettre l'amour de la nature, la nécessité de protection. Ou encore d'autres associations au but commun : protéger la nature, voire la recréer. « On vient, avec d'autres agriculteurs motivés, de lancer une asso sur la syntropie, la forêt régénératrice, nourricière. » Encore un plan pour apprendre à faire, tester, avant de former celles et ceux qui voudraient créer un jardin nourricier, dernier projet de l'énergique jeune femme. Transmettre, toujours. ■

Amandine Ascensio

Kanell Ambroise

POUSSÉE

PAR LE VENT

À 30 ans, Kanell Ambroise s'est construit une solide expérience dans le monde du développement durable : après des études d'ingénieure brillantes, un passage par les États-Unis, une expérience dans l'industrie des énergies renouvelables, elle est désormais l'un des visages locaux de la préservation de la biodiversité de l'archipel.

Elle a appris le latin durant sa scolarité. Mais elle est vite arrivée à la conclusion que ce n'était pas pour elle. « La science, la technique, l'ingénierie se sont avérées bien plus proches de ce que je voulais faire, plutôt que ces compétences littéraires », raconte Kanell Ambroise, avec un large sourire. Et puis, même si elle aime les lettres au point d'emmener avec elle un Scrabble de voyage, le latin est une langue morte. Alors que la dynamique jeune femme est devenue, à 30 ans, un des visages guadeloupéens du vivant, en intégrant la toute récente Agence régionale de la biodiversité des Îles de Guadeloupe (ARBIG). « Au tout début, j'étais très attirée par les énergies renouvelables », raconte Kanell.

RETOUR AU PÉYI

Après son bac, elle intègre l'INSA de Lyon, une des meilleures « écoles d'ingé », comme on dit, de France. Mais alors qu'elle avait suivi la filière ingénierie de son lycée basse-terrien, elle prend conscience que la technique pure et dure, la mécanique, l'électronique ne sont pas totalement pour elle. Elle aime comprendre comment fonctionne une machine mais pas vraiment réfléchir à sa conception. Alors elle change d'école et part à l'École polytechnique féminine (EPF), fondée au début du XXe siècle pour les jeunes femmes, mais désormais mixte. Un joli pied de nez à ses anciens camarades de classe. « Au lycée, en Guadeloupe, j'étais la seule fille de la promo et je me faisais forcément taquiner. » Du sexisme ordinaire ? Non, dit-elle, juste un manque d'habitude des garçons peu rompus à être challengés et surpassés dans une filière encore considérée à tort comme leur pré carré.

Pour son stage à l'étranger, Kanell choisit une petite entreprise de Boston, spécialisée dans les énergies renouvelables. Elle y apprend le monde de l'entreprise, le côté touche-à-tout spécifique aux petites structures et l'anglais. « Je pensais être totalement bilingue, mais, en vrai, au début, les phrases se faisaient dans ma tête mais ça ne sortait pas de manière très fluide », plaisante-t-elle, partant d'un grand éclat de rire contagieux. Elle y importe aussi un peu de son mode de vie, en initiant ses collègues à la pause déjeuner française.

Et puis, elle finit par revenir. En Guadeloupe. Dans son écrin vert de l'enfance, sur les hauteurs de Baillif, proche de sa famille et surtout de Jérémie, son frère autiste, à qui elle voue un amour fou, « fusionnel » dit-elle, autour duquel une grande part de sa personnalité s'est construite. « Disons que lorsque j'ai un problème, j'ai souvent la conscience que c'est surmontable et qu'il y a sûrement une solution quelque part », sourit la jeune femme.

À son retour, elle prend un poste dans une entreprise d'éoliennes en Guadeloupe, qui l'emmène un peu à l'étranger, beaucoup en Martinique. En parallèle, elle passe avec succès un concours de la fonction publique, et attrape au vol un poste à l'ARBIG, qui vient d'être créée, quitte à se faire questionner, durant l'entretien, sur ses liens avec le monde des énergies renouvelables, qui percute parfois les concepts écologiques. « J'avais un peu de crainte de passer du privé à la grosse machine qu'est le public, mais étant donné que tout est en création, on est un peu comme dans une start-up », s'enthousiasme la jeune femme. ■

Amandine Ascensio



Charlotte Polifonte

ALLIANCE AVEC LE VIVANT

« ON A TOUT À GAGNER À VIVRE
AUTREMENT SI ON VEUT SURVIVRE.
ESSAYONS DE NOUS RAPPROCHER
DE NOS PRATIQUES CULTURELLES
ANCESTRALES. »



©Lou Denim



Rencontre en vidéo

NOUVEAU



Le mag Santé qui nous ressemble
arrive en avril 2025 !

Guadeloupe - Guyane - Martinique

Pour recevoir
le mag santé
en avant-première
scandez-moi



LA VALORISATION DES DÉCHETS ?

Plus qu'une mission, une vocation !

Lorsque Martine Zorobabel-Durel est revenue au péyi au début des années 2000, elle était loin d'imaginer qu'elle ferait une bonne partie de sa carrière dans la valorisation des déchets. Si c'était à refaire aujourd'hui, elle ne changerait de cap pour rien au monde.

« En 2001, lorsque je suis revenue en Guadeloupe, j'ai eu l'opportunité d'intégrer la société ESE FRANCE (ex CITEC ENVIRONNEMENT). Bien que je n'étais pas spécialisée dans le domaine des déchets, je n'ai pas hésité une seconde à relever ce nouveau défi », raconte-t-elle. À cette époque, la gestion des déchets sur l'archipel n'en était encore qu'à ses balbutiements, mais elle pressentait déjà l'importance que cette question allait prendre dans les années à venir. Au sein de ESE FRANCE, Martine Zorobabel-Durel accompagne avec enthousiasme et engagement les collectivités locales de Guadeloupe, Martinique, Guyane et des Iles-du-Nord dans l'optimisation de leur stratégie de pré-collecte des déchets.

UNE PASSION AU SERVICE DES TERRITOIRES

Passionnée de sports de pleine nature et amoureuse des paysages de la Guadeloupe, Martine Zorobabel-Durel a pleinement conscience des enjeux environnementaux liés à la gestion des déchets. « Depuis le début des années 2000, on peut observer une plus grande prise de conscience au sein de la population. Il y a moins de déchets abandonnés dans la nature qu'auparavant, même s'il reste encore du chemin à parcourir. Mon rôle, chez ESE, est d'apporter des solutions innovantes pour optimiser la collecte et encourager le tri », explique-t-elle.

Cela passe par la personnalisation des bacs roulants avec la possibilité d'y apposer des messages de sensibilisation au tri-sélectif, ou encore l'intégration de technologies avancées (exemple, les puces sur les bacs). En développant une très large gamme de produits de qualité et de prestations de services innovants et durables, ESE FRANCE s'engage dans l'amélioration de l'impact environnemental des territoires en proposant à tous ses clients des bacs roulants avec 100 % de matière recyclée.

« Chaque jour, en allant travailler, j'ai le sentiment de contribuer concrètement au développement de mon île », confie-t-elle. « Mon rêve ? Que le tri-sélectif devienne un réflexe pour tous, et qu'on ne retrouve plus de bouteilles en plastique ni de canettes abandonnées dans nos rivières, ou sur nos plages ». Au quotidien, Martine Zorobabel-Durel et son équipe s'efforcent de transformer cette ambition en réalité.



@Lou Denim

Marie-Laure Ciprin

CAPITAINE MULTI-CASQUETTES

Hyper engagée, Marie-Laure Ciprin agit à de nombreux échelons en Guadeloupe pour contribuer aussi bien au développement de l'économie bleue qu'à la défense de la biodiversité marine.

Dès 8 h 45, c'est l'affluence devant son cabanon du port de Sainte-Rose. Marie-Laure Ciprin reçoit un à un les touristes qui cherchent à découvrir la mangrove ou certains îlets. Tout va très vite. Départ du bateau à 9 heures pétantes. Quelques blagues de la sémillante sexagénaire. Encaissement des visiteurs. Réponses à nos questions. Gestion des affaires courantes. La femme-orchestre est sur tous les fronts sans s'éparpiller. Pourtant, rien ne la destinait à suivre cette voie : « J'ai grandi à Paris entre le 15e et le 20e arrondissement. Je n'ai pas étudié la marine, mais le droit, et avant de revenir en Guadeloupe, à 27 ans, j'étais fonctionnaire et je donnais des cours d'informatique au ministère des Finances. » L'amour de la mer lui vient de sa famille. De son grand-père pêcheur. De son oncle, décoré de la Marine. Ou encore de sa mère qui vendait des coquillages à Sainte-Rose et que Marie-Laure vient retrouver au début des années 1990. Elle se lance un peu par hasard dans le tourisme en proposant des excursions dans la réserve naturelle du Grand Cul-de-sac marin et devient la première à organiser officiellement ce type de visite depuis Sainte-Rose.

UNE FEMME DANS UN MONDE D'HOMMES

En 1992, au moment de créer son entreprise, Marie-Laure devient secrétaire générale du syndicat des marins-pêcheurs de Guadeloupe. Un monde d'hommes qui ne l'impressionne pas. « Quand je suis arrivée plus tard à la Société nationale de sauvetage en mer (SNSM), j'ai vécu le sexisme et le racisme des membres. Il a fallu faire

un grand ménage. Remplacer les incompetents, les alcooliques et ceux qui piquaient dans la caisse par des personnes capables de travailler et depuis, toutes les SNSM de l'île fonctionnent de concert. » En un peu plus d'une trentaine d'années, Marie-Laure est devenue une figure incontournable du monde marin guadeloupéen, sans que les clients qu'elle aborde avec simplicité et bonhomie ne se doutent de rien. Administratrice du Parc national de la Guadeloupe. Membre du conseil de développement du port de Pointe-à-Pitre. Déléguée départementale de la SNSM. Présidente du Cluster Maritime depuis 2013, qui rassemble les professionnels de la mer et participe au développement de l'économie bleue en Guadeloupe... « Je suis aussi grand-mère célibataire. Un jour, quelqu'un m'a dit en connaissant toutes mes casquettes que j'étais sûrement la schizophrène la plus équilibrée qu'il ait jamais vue », s'amuse-t-elle. « C'est dans ma nature depuis toujours. Déjà petite, j'étais déléguée de classe. Rien ne me pèse car tout ce que je fais, je le fais par passion. »

L'engagement pour son île n'est jamais loin. Chaque année, avec le cluster maritime, elle mène des actions de sensibilisation auprès de quelque 700 collégiens de l'archipel. « On les prend avec nous sur les bateaux et on les emmène découvrir la mangrove. On les sensibilise à l'importance de cet écosystème et à sa fragilité. » Même si elle n'a jamais cherché les honneurs, elle est aujourd'hui décorée de l'ordre du Mérite maritime, chevalier de l'ordre national de la Légion d'honneur et médaille d'honneur de l'engagement ultramarin. Des distinctions qui ne l'empêchent pas d'aider les jeunes générations à se lancer dans les excursions touristiques : « Je les prends parfois pendant un an puis je les pousse à monter leur propre boîte en leur donnant des conseils. Je ne vois pas ça comme de la concurrence. Comme on dit chez nous : "Fo soley l'évé chak jou pou tout moun." » ■

Ludovic Clerima



©DR

Yamide Dagnet

JUSTICIÈRE CLIMATIQUE

Certains l'ont vue, lors de la dernière conférence TEDx Pointe-à-Pitre, où elle présentait un plaidoyer « Pour une justice climatique ». Un combat que Yamide Dagnet mène au plus haut niveau des États et institutions depuis plus de 20 ans.

« Je suis une optimiste bornée. » Et il en faut, dans le contexte actuel, lorsqu'on est vice-présidente principale du NRDC (Conseil de défense des ressources naturelles), une ONG américaine qui œuvre dans le domaine des énergies, du climat, de la biodiversité et de la santé environnementale. « Je m'occupe de tous ces sujets dans le monde, hors États-Unis, explique Yamide Dagnet. Mon équipe se compose d'une centaine de personnes dont 50 % sont en Chine, 25 % en Inde et 25 % qui couvrent le reste du monde, avec un accent sur les forêts boréales au Canada et une stratégie émergente en Afrique. » En juin, cela fera 13 ans que Yamide Dagnet vit et travaille à Washington DC, après être passée par le Canada, l'Amérique du Sud, l'Espagne, la Grande-Bretagne... Un parcours professionnel riche, pour celle qui a grandi en Guadeloupe et rêvait d'une carrière dans l'aéronautique. Mais sa myopie et le fameux « plafond de verre » ont raison de sa vocation. C'est avec beaucoup de pudeur qu'elle évoque le racisme auquel elle a été confrontée lorsqu'elle a voulu intégrer les grandes écoles d'ingénieur. Elle préfère parler de « freins divins », qui l'ont finalement menée à l'Université de technologie de Compiègne.

NÉGOCIER ET « CONSTRUIRE DES PONTS »

Là-bas, Yamide va « s'épanouir ». « Après trois ans de prépa, de sacrifices, je me suis lâchée ». À côté de ses études, elle s'adonne à sa passion pour la musique et la danse, et commence à « construire des ponts » en portant un projet de coopération avec le Mali. « Ce séjour en Afrique a soulevé chez

moi beaucoup d'interrogations sur les questions de développement... »

Première prise de conscience, renforcée par un stage au Brésil. Elle est ingénieure sécurité dans une société allemande qui fabrique de la peinture, très en avance au niveau social et environnemental. Son directeur lui propose de se rendre à une réunion sur le protocole de Montréal, puis aux dix ans de la Convention cadre des Nations Unis sur le changement climatique. Yamide y rencontre pour la première fois une personne du WRI (Institut des ressources mondiales), un think tank pour lequel elle officiera, dix ans plus tard, en tant que « directrice de toutes les négociations sur le climat », désireuse de « ne pas représenter que les pays développés », mais plutôt de « créer des ponts avec les pays les plus vulnérables ». Dans une démarche inclusive, Yamide veut que les petits États insulaires et les pays les moins développés participent eux aussi aux décisions qui les concernent.

En 2012, elle travaille avec Mary Robinson, l'ancienne présidente d'Irlande, sur les notions d'équité et de « justice climatique », un concept alors tabou, jusqu'à ce qu'il fasse son apparition en préambule de l'Accord de Paris, en 2015. Accord qui reprend aussi la plupart des recommandations des consortiums d'organisations internationales qu'elle a dirigés. De belles victoires pour celle qui refuse de se laisser décourager, même aujourd'hui, même au bord de « suicides écologiques », et qui peut aussi compter sur la force qu'elle tire de ses ancêtres. « Quand je vois les projets menés par mes équipes en Chine, en Inde, les opportunités émergentes avec des partenaires en Afrique et en Amérique latine sur la base de la confiance, ça me booste et m'aide à avancer. » ■

Caroline Bablin

Yvelle Athalys Neel

PLANTER DES GRAINES

Yvelle Athalys, cultivatrice, milite pour le bien manger, les produits sains mais aussi la diversité des productions, en voulant réhabiliter des produits perdus de vue, dans l'agriculture locale.

C'est dans un petit frigo que les graines sont soigneusement conservées dans des pots. Certaines bien connues, comme du giraumon, ou le noisetier de Cayenne. D'autres un peu moins, comme le concombre Cinquante Hommes qui tient son nom de son énorme gabarit permettant de nourrir plus d'une famille, ou encore le pitchenga, ou des gourdes, toutes de la famille des cucurbitacées. « Des légumes qu'on ne connaît plus », déplore Yvelle Athalys-Neel, qui les cultive sur une parcelle de sept hectares, éclatée entre Le Moule, Les Abymes et Morne-à-l'Eau. « Si peu connus, ajoute-t-elle, qu'ils sont les derniers à se vendre, non sans parlementer longuement avec des clients circonspects. »

UNE HISTOIRE DE FEMMES

Quand elle est rentrée au pays, en raison des allergies de sa fille qui ne supportait plus ni le lactose, ni le gluten, ni les pesticides de la pomme de terre, Yvelle a radicalement changé de métier. « Il fallait qu'on vienne dans un endroit où on pourrait produire notre alimentation. » Alors, elle passe de cadre du secteur médico-social spécialisée dans le handicap à agricultrice, en reprenant des études, faisant des stages. Et en s'inspirant des techniques de culture des générations précédentes. « C'est ma maman qui m'a appris la sauvegarde des semences », sourit-

elle, reconnaissante. Yvana a aujourd'hui 73 ans. « Quand j'étais jeune », se souvient cette dernière d'une voix qui n'a rien perdu de son dynamisme, « je rentrais de l'école, où j'étais enseignante, et j'allais courir dans mon jardin, regarder mes plantations et en prendre soin. »

Depuis, elle garde des graines et travaille des légumes anciens. Désormais, son genou la fait cruellement souffrir mais elle conserve toute une science, alerte, qu'elle transmet à sa fille ou à qui veut bien l'entendre. « Le plus drôle, c'est que quand elle était jeune, Yvelle n'aimait pas vraiment nous aider sur la partie jardin. Comme quoi, on ne peut vraiment présager de rien », relève Yvana, le regard pétillant de malice. Avec sa fille, elle regrette la disparition de certaines cultures. « En Guadeloupe, désormais les gens sont rentrés dans une certaine facilité », soulignent les deux femmes, concédant toutefois que conserver des graines est coûteux en temps. « Sans elle, je n'aurais rien pu faire », répète-t-elle, ravie que la législation sur les graines anciennes se soit un peu assouplie. « Au départ, on frôlait l'illégalité. »

Après avoir monté son affaire de paniers bio issus de ses cultures dès 2006, Yvelle menait, tous les samedis, des ateliers pour transmettre des savoir-faire culinaires et fabriquer de la farine à base de produits locaux. « J'ai arrêté en 2019, après une embolie pulmonaire », souffle l'agricultrice qui prétend laisser ça à d'autres. Parce que dans la boutique paysanne installée à Convenance, à Baie-Mahault, se tiennent régulièrement des « lives » : de la cuisine en direct, filmée et consignée en vidéo. « Aujourd'hui, on va montrer comment on peut préparer des épinards autrement qu'au beurre ou à l'eau, histoire d'apprendre aussi à ne plus lasser les enfants », plaisante Yvelle. ■

Amandine Ascensio





Agnès Crochemar-Galou

LE SENS DE LA FORMULE

Docteur en pharmacie et ancienne sportive de haut niveau, Agnès Crochemar-Galou a mis tout son savoir en œuvre pour soulager les maux grâce à la pharmacopée caribéenne.

Le jour de notre rendez-vous, il est 14 heures et Agnès Crochemar-Galou n'a pas encore eu le temps de déjeuner. Elle s'affaire entre la pharmacie et le laboratoire, pendant qu'un technicien effectue des branchements électriques. Après un an et demi d'attente, l'espace de production semi-industrielle va enfin pouvoir fonctionner. Depuis 2016 et l'élaboration des premières formules, il a fallu toute la persévérance et la combativité de cette ancienne volleyeuse de haut niveau pour mener à bien son projet et déjouer les embûches. Agnès est docteur en pharmacie, titulaire d'un master 2 en galénique, « l'art de la formulation organique ». Un savoir qu'elle utilise pour valoriser la pharmacopée caribéenne et créer une gamme de crèmes, gels et huiles pour soulager la douleur. Son nom ? Natiyé, la contraction de « nature », « Antilles » et « Papiyé », en hommage à son grand-père. C'est lui qui l'a initiée le premier aux plantes locales, dans son jardin, au Moule, la ville où elle a installé son laboratoire de fabrication.

2022, LE RETOUR EN GUADELOUPE

« 12 millions de personnes souffrent de douleurs chroniques en France », note Agnès Crochemar-Galou. Douleurs neuropathiques, musculosquelettiques ou liées aux règles... « On ne voit rien et pourtant on vit avec. » Agnès elle-même a souffert de telles douleurs

lorsqu'elle jouait au volley. « On m'a même dit d'arrêter le sport, mais c'était pire ! J'ai essayé toutes les crèmes du monde, mais les composés n'étaient pas naturels. Et puis je me suis souvenue des propriétés des plantes de chez moi... » Lorsqu'elle élabore la formulation de ses premières crèmes et lance Natiyé, Agnès vit encore à Paris. « C'était toute une organisation ! Je devais louer un laboratoire pour faire mes préparations et répondre aux commandes... » Et puis en 2022, la pharmacienne décide de rentrer en Guadeloupe. Quitte à valoriser les plantes locales et développer son entreprise, autant le faire chez elle, au Moule.

Là, c'est toute une filière qu'il faut mettre en place. « Nous avons peu de fournisseurs, qui produisent de manière artisanale et surtout, pas de documentation. » Son laboratoire comprend donc un pôle analytique. Objectif : étudier les plantes utilisées afin d'être en conformité avec la réglementation et mieux conseiller les agriculteurs. Ensuite, il faut créer les formules et assurer le suivi, réaliser des tests de stabilité pour voir si la crème ou le gel conservent bien leurs propriétés dans le temps, leur texture... « Selon la complexité du produit, ça peut prendre entre six mois et deux ans avant de pouvoir le mettre sur le marché. »

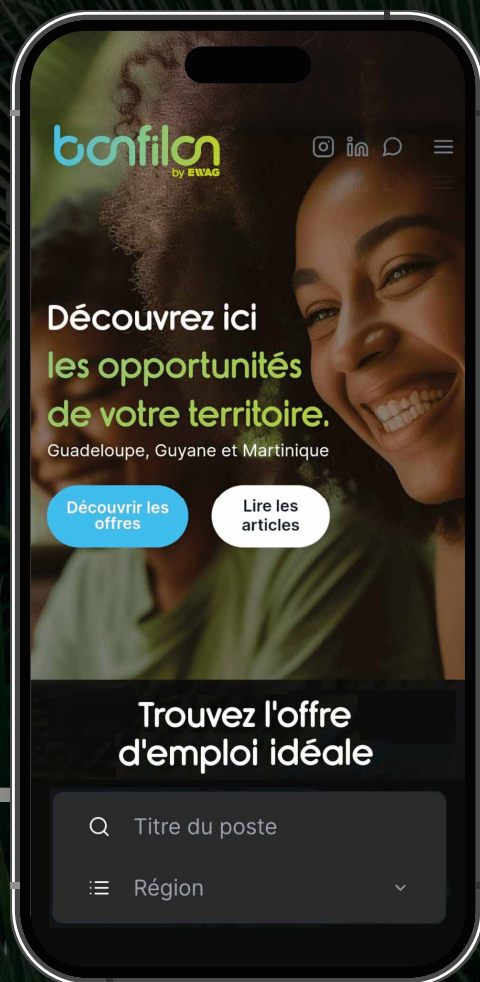
C'est ainsi qu'au fil du temps, la gamme s'est enrichie. Bois d'Inde, piment, mélisse, gwo ten, gwozey péyi, etc. Au total, plus d'une trentaine de plantes entrent dans les différentes compositions (gels, huiles, eaux aromatiques, infusions...) pour soulager les tensions, atténuer les coups, entretenir sa peau, ses cheveux... Et une toute nouvelle gamme « bien-être et plaisir » a même vu le jour en novembre dernier, Ye, toujours dans l'esprit d'extraire le meilleur des plantes caribéennes.

Caroline Bablin

bonfilon

by EWAG

Vous recherchez un **talent** ?



Vous recherchez un **emploi** ?

Trouvez celui ou celle qui partage vos valeurs sur **bonfilon.info**

Inscrivez-vous

ANTILLES-GUYANE
contact@bonfilon.info



Facilitatrice des éco-organismes

@Lor Denim

Guadeloupéenne, déterminée, visionnaire, experte dans la gestion des déchets, Christelle Diochot-Despois, directrice de C2D Consulting, s'engage au quotidien pour un avenir durable du territoire.

« Patience et longueur de temps... », une citation que Christelle Diochot-Despois aime rappeler à ses collaboratrices et qui illustre à merveille son parcours professionnel.

Une licence de chimie option environnement en poche, un diplôme d'ingénieur obtenu à l'IMT de Douai, elle fait ses premières armes au sein de la centrale thermique Albioma. Jeune, avide de liberté, une soif intarissable d'apprendre, elle enchaîne les expériences professionnelles. Elle travaille d'abord pour un bureau d'études sur l'environnement et la gestion des déchets, puis intègre l'ADEME comme chargée de mission déchets. Entre-temps, la collectivité de Morne-à-l'Eau lui fait de l'œil. Elle accepte un poste de chargée de mission déchets et participe, entre autres, à la modernisation de la collecte des ordures ménagères de la ville. « Mon travail d'ingénieure commence à ce moment-là. Pour être titularisée je passe le concours d'ingénieure territorial que je réussis. C'est le Graal », explique-t-elle.

LE JEU DU HASARD ET DES RENCONTRES

Une nouvelle opportunité s'offre à elle. La directrice du SYVADE cherche une adjointe au développement durable. Un poste challengeant qui demande d'être proactive d'avoir des qualités managériales. GO ! Elle y reste quatre ans. « Une période très enrichissante qui m'a permis d'acquérir de nouvelles compétences techniques en matière de traitement et de valorisation des déchets », ajoute-t-elle. 2016 nouveau rebondissement : « une amie consultante me propose de récupérer sa clientèle car elle doit s'absenter du territoire. » La machine est lancée, C2D Consulting voit le jour.



LE DÉCHET, SA MARQUE DE FABRIQUE

Une expertise reconnue qui lui vaut aujourd'hui d'être la représentante locale des éco-organismes métropolitains. Sa mission ? Accompagner les entreprises, les collectivités dans la prise en charge globale de leurs déchets leur apportant des solutions innovantes. « Je me sens investie d'une mission pour l'avenir de notre territoire. Cela m'oblige à être visionnaire, à sortir des sentiers battus pour imaginer la Guadeloupe de demain », confie Christelle.

Sa bouffée d'oxygène ? « Ma famille, mes 3 garçons, mon mari, qui m'entourent et m'encouragent, les associations auxquelles je participe activement et qui m'aident à rester ancrée dans la réalité du pays ainsi que mon groupe d'amies formidables (on s'appelle les Voyouses) avec lesquelles je ris beaucoup. C'est ma force ! »

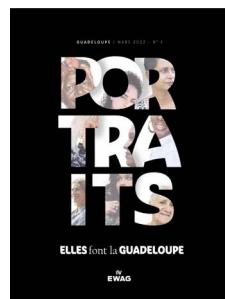
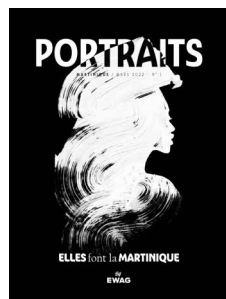
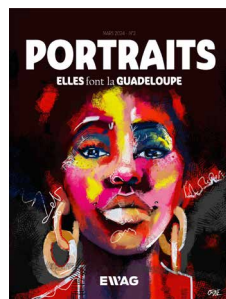
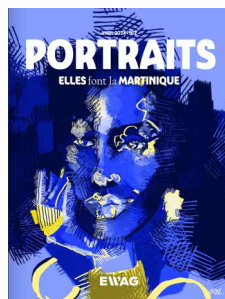
EW'AG®

PORTRAITS

Retrouvez nos
précédentes éditions



Voir en ligne



EW'AG®

remercie tous les sponsors
qui rendent possible
la réalisation du magazine
Portraits en Guadeloupe.



8 MARS
JOURNÉE INTERNATIONALE
DES DROITS DES FEMMES



L'ÉGALITÉ,
UN ÉQUILIBRE À CONSTRUIRE
ENSEMBLE

